Lb 9188

COLLECTION

DE

PIÈCES ORIGINALES,

INCONNUES ET INTÉRESSANTES,

OU

LETTRES

DU Maréchal DE RICHELIEU,
DU Marquis DE LA GALISSONNIÈRE,
DU Comte DE MAILLEBOIS et autres,

Sur l'expédition de Minorque ou de Mahon,
EN 1756.

A PARIS,
Chez PAQUET, Libraire, rue Jacob, N°. 29,
faubourg Germain.

AN VI.

AVERTISSEMENT.

L'ÉCLATANTE expédition de Minorque ou de Mahon, en 1756, est si glorieuse pour la nation française, qu'il importe de conserver à la postérité, les lettres ou mémoires des généraux de terre et de mer, qui ont contribué à son succès, afin que ceux qui écriront l'histoire du règne de Louis XV, puissent présenter les faits tels qu'ils sont; car dans le temps de cette mémorable entreprise, les uns l'exagérèrent, et les autres la déprécièrent, en raison de leur amitié ou de leur haine pour les chefs sur qui elle roula. Le marquis de la Galissonnière lui-même, si digne de la vénération de ses compatriotes, par son courage et ses talens dans la marine, et que ses vertus morales auroient dû préserver de toute inimitié particulière, ne put échapper à des critiques inconsidérées, dont il démontra l'absurdité dans sa lettre du 17 juin 1756, au comte de Polignac, premier écuyer du Prince de Clermont-Condé. L'amiral Bing, quoique foncièrement irréprochable, fut encor beaucoup plus malheureux que M. de la Galissonnière, puisque la nation Britannique, humiliée de ce qu'un Français avoit battu sur mer un Anglais, accusa celui-ci de lâcheté, et le vit avec joie, condamner par une cour martiale, à être fusillé; sentence d'autant plus injuste, qu'elle ne fut dictée et exécutée que par un mouvement irréfléchi d'indignation publique, et qu'on ne pouvoit imputer à l'infortuné Bing, que d'avoir rencontré un antagoniste plus habile que lui; ce qui ne méritoit pas la mort.

Les pièces de cette collection, en prouvant le bonheur qui accompagna toujours le maréchal de Richelieu, enfant gâté de la fortune, font connoître aussi la part qu'eut à la conquête de l'île de Minorque, le comte de Maillebois, célèbre par les épisodes glorieux et honteux qui ont alternativement signalé sa carrière, terminée dans l'inconsidération et l'indigence.

Le mémoire qui commence page 40, les lettres des 1, 2 et 3 de juin, le mémoire joint à cette dernière, de même que les lettres des 20, 21 et 26 de juin, et celle qui commence page 94, furent adressés au comte de Polignac, par le baron du Blaisel, brave militaire, mort octogenaire, sur l'échafaud, pendant la tyrannie de Robespierre. Ces diverses pièces répandent beaucoup de jour sur les opérations du siège du fort de Saint-Philippe.

On auroit pu rendre ce recueil beaucoup plus considérable; mais on a jugé à propos de le réduire à ce qui ne se trouve pas dans la *correspondance particulière et historique, du maréchal de Richelieu, en* 1756, 1757 *et* 1758, *avec M. Pâris du Verney, Conseiller d'État*; publiée en 1789, en deux volumes in-8°.; ouvrage auquel cette brochure servira de supplément nécessaire.

COLLECTION

DE

PIÈCES ORIGINALES,

INCONNUES ET INTÉRESSANTES.

EXPÉDITION DE MINORQUE, EN 1756.

M. du Vivier (1) *à M. du Verney.*

Toulon, le 23 mars 1756.

MONSIEUR,

C'EST avec autant d'empressement que de plaisir, que je profite de la permission que vous m'avez donnée de vous faire part des opérations de ce pays-ci, et que je m'acquitte en même-temps de la commission dont m'a chargé M. de

(1) Commissaire des guerres, attaché à M. de Maillebois; quand celui-ci n'avoit pas le temps d'écrire à M. du Verney, M. du Vivier s'en chargeoit. Ce dernier épousa depuis madame Denis, nièce de Voltaire.

Maillebois, de vous communiquer dès aujourd'hui, ce qu'il ne lui est pas possible de vous mander lui-même (1). Il n'est arrivé ici qu'avant-hier, et ses opérations ont été si serrées et si vives, qu'il lui est à peine resté le temps d'écrire aujourd'hui au ministre; il se propose de vous donner de ses nouvelles lui-même, dans le courant de cette semaine.

Nous avons trouvé les choses à notre arrivée ici, à peu-près dans le même état qu'on nous l'avoit dit à Paris; c'est-à-dire, que tout sera pret pour le 10 d'avril, si tout le monde le veut bien. M. de la Galissonnière (2) marque assez d'empressement; mais il met à côté de cela une inquiétude, et qui pis est, une incertitude épouvantable sur ses matelots. C'est en effet le point le plus important, et celui sur lequel on ne peut donner encore aucune parole positive.

Toutes les parties du service qui nous concernent sont prêtes. M. de Lille (3) arrive ici aujourd'hui, pour prendre avec M. de Maillebois,

---

(1) M. de Maillebois nommé pour servir dans l'armée destinée à l'expédition de Minorque, s'étoit rendu à Toulon par ordre de la cour, pour accélérer les préparatifs.

(2) Il étoit nommé pour commander la flotte.

(3) Administrateur des vivres.

les dernières mesures pour l'embarquement de ses matières à Marseille. On commence dès aujourd'hui celui de l'artillerie; mais ce n'a pas été sans peine, que M. de Maillebois a pu mettre cette célérité dans ce premier article. M. de la Galissonnière varie quelquefois à ce qu'il semble; et le plus grand malheur, c'est qu'il n'avoit donné jusqu'à présent, aucun des états des matières à embarquer. Il prétendoit aussi avoir la quantité de bâtimens de transports suffisans, et il s'est trouvé que nous n'en avions pas le tiers de ce qu'il nous faut; moyennant cela, il a fallu envoyer de nouveaux ordres à M. Charron, pour l'autoriser à noliser tout ce qui se trouvera de bâtimens convenables dans le port de Marseille.

Voilà, monsieur, où nous en sommes. Si tout le monde concouroit également, je pense que la chose iroit; mais nous ne savons pas si le même zèle anime toutes les parties, et c'est ce que M. de Maillebois cherche à démêler. M. de la Galissonnière prétend qu'il faut que toutes les troupes s'embarquent à Toulon, et que le convoi s'y rassemble. Imaginez l'engorgement qu'il va y avoir dans cette ville, et les inconvéniens qui peuvent résulter du trajet de mer qu'il faudra faire faire aux bâtimens chargés à Marseille, pour leur faire joindre la flotte à Toulon, sans

compter les longueurs que cela entraîne nécessairement.

Nous n'avons point encore ici de nouvelles des Anglais. M. de la Galissonnière s'étoit déjà alarmé hier d'un mauvais bruit qui s'est répandu à Marseille. La nouvelle portoit, qu'il étoit entré dans le port de Mahon, onze vaisseaux anglais chargés de troupes et de munitions; mais, outre que la nouvelle vient de Marseille, et qu'elles n'y sont pas bonnes ordinairement, il est entré hier dans la rade de Toulon un vaisseau de la religion, parti depuis huit jours de Majorque, et depuis trois de Roses, qui n'a ni vu ni entendu parler des Anglais dans la Méditerrannée. On a ici des peurs panniques qui avoient fait prendre avant-hier le vaisseau de la religion et une frégate suédoise, pour deux vaisseaux anglais.

Je vous informerai exactemant, monsieur, de tout ce que le travail de M. de Maillebois ne lui permettra pas de vous mander lui-même, et je profiterai toujours avec la même ardeur des occasions de vous faire ma cour.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Le comte de Maillebois à M. du Verney.

Toulon, le 25 mars 1756.

Je comptois, monsieur, pouvoir vous écrire moi-même un peu en détail aujourd'hui; mais je reçois un courrier de M. le maréchal de Richelieu (1), qui me mande de le joindre à Marseille. Je laisse encore pour cette fois à M. du Vivier, le soin de vous informer de la suite de mon travail. J'ai mieux réussi que je ne l'espérois, et je vous assure que depuis lundi je n'ai pas perdu mon temps. Conservez moi, je vous supplie, toute la part que je mérite dans votre souvenir et dans votre amité, et comptez sur le sincère attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être etc.

M. du Vivier à M. du Verney.

Toulon, le 25 mars 1756.

Monsieur,

Nous avons enfin tous nos bâtimens de transports rassemblés à Marseille. M. de Puységur qui y avoit été envoyé avant-hier pour s'en as-

---

(1) Nommé commandant de l'armée destinée à l'expédition de Minorque.

surer, rapporta hier un état de cent-quatre bâtimens nolisés. On a commencé depuis deux jours l'embarquement de l'artillerie. M. de Lille est parti d'ici hier au soir, pour aller commencer dès aujourd'hui celui des vivres; et si nous ne sommes pas interrompus dans nos opérations par quelque contre-temps imprévu, il y a lieu de présumer que toutes nos matières seront embarquées dans les huit premiers jours d'avril. M. de la Galissonnière soutient toujours son projet d'embarquement général des troupes à Toulon, au moyen de quoi nous avons resserré et rapproché de cette ville les cantonnemens; et pour avancer la besogne, à mesure qu'un bâtiment sera chargé à Marseille, il filera à Toulon, pour qu'on puisse successivement achever son chargement, tant des troupes que des parties de matières qui sont emplacées ici.

M. le maréchal de Richelieu est arrivé hier à Aix, et a envoyé cette nuit un courrier à M. de Maillebois, pour le prier de l'aller joindre à Marseille. Je crois qu'il sera un peu étonné de la tournure que tout ceci a pris en quatre jours. On avoit grand besoin d'être réchauffé sur toutes les parties, et le degré d'activité et de chaleur que M. de Maillebois y a mis, a rétabli les choses au point de nous faire espérer le succès de nos opérations, si tout le monde y concourt d'aussi bonne foi que nous.

M. de la Galissonnière paroit un peu plus tranquille sur l'article de ses matelots, et M. de Villeblanche est presque sûr de les avoir tous. M. de Maillebois a obtenu de M. de la Galissonnière deux très-grosses chaloupes pontées, de l'invention de M. de Gramont, capitaine de vaisseau, sur lesquelles on peut mettre une pièce de vingt-quatre et cent-cinquante hommes. Il n'y a malheureusement que ces deux là dans le port ; mais on y suppléra par les chaloupes des gros vaisseaux : moyennant cela, on pourra présenter un front de débarquement assez considérable. On arme de plus un chebrec qui servira d'aide-de-camp marin ; au moins M. de Maillebois l'a-t-il demandé, et comme c'est une chose indispensable, on ne le refusera vraisemblablement pas à M. le maréchal, qui doit en donner l'ordre exprès.

Voilà, monsieur, notre position. Vous pouvez juger que la mesure a été serrée jusqu'à présent, et que si tout va selon l'ordre établi, nous ne ferons pas de mauvaise besogne.

M. de Maillebois n'a que le temps de vous écrire un mot ; il se repose sur moi des détails dont il désire que vous soyez informé, et je ne vous laisserai certainement rien ignorer de ce qui se passera ici d'intéressant.

Je suis, etc.

Le comte de Maillebois à M. du Verney.

Toulon, le 4 avril 1756.

J'ESPÈRE chaque jour, monsieur, que mon travail diminuera, mais la précipitation nécessaire au succès d'une opération que nous avons mise au point de son succès, ne fait que l'augmenter. M. le maréchal de Richelieu a la bonté de se reposer sur moi de la plus grande partie des détails, et je tâche de répondre à sa confiance. Le peu de momens qui me restent, ne me permettent pas de vous entretenir fort au long de notre situation. M. du Vivier me remplace suivant nos conventions. Vous jugerez mieux qu'un autre du miracle, en partant de ma première lettre, par laquelle vous verrez que le 23, il n'y avait personne ici qui comptât sur l'expéditon de Minorque. Conservez moi votre amitié, votre souvenir, vos suffrages. Je mérite tout de vous, monsieur, par mon inviolable attachement.

M. du Vivier à M. du Verney.

Toulon, le 4 avril 1756.

MONSIEUR,

NOUS arrivons de faire des revues, et M. de

Maillebois n'a encor que le temps de vous écrire quatre mots aujourd'hui. Nous sommes accablés de travail, de fatigue et de sommeil; mais c'est ici la fortune commune. Je n'ai pas voulu differer cependant à vous envoyer l'état de notre flotte tel qu'il a été arrêté. Il n'y aura, je crois, d'autres changemens, qu'à l'égard du vaisseau *le Redoutable*, qui deviendra le second, parce que M. de Villaret qui le montoit est malade, et que M. de Glandevès qui le commande à présent, se trouve plus ancien chef d'escadre que M. de la Clue; mais cela n'empêchera pas M. de Maillebois de rester sur la Couronne, parce que tous ses arrangemens sont pris en conséquence.

Les troupes commencent à s'embarquer, et si tout tient, nous serons tous à bord mercredi. Notre départ ne dépendra plus après que du vent; mais à moins de grands malheurs, nous primerons les Anglais; puisque le courier arrivé hier de la cour, nous apprend qu'ils n'étoient pas partis le 28. Vous voyez, monsieur, que nous sommes au moment de recueillir le fruit de nos veilles. Le travail redouble encor dans l'instant de l'embarquement, par les formes détaillées que la cour exige pour nos revues, mais que nous ne pourrons certainement pas remplir, tant les inspecteurs que les commissaires.

On ne sait pas à Paris, que depuis le 22 mars, on a fait tous les jours de nouveaux miracles à Toulon et à Marseille. M. de Maillebois y alla avant-hier, et convint du départ des bâtimens de transport qui arriveront tous aujourd'hui.

Nous vous enverrons de plus grand détails, monsieur, si vous le désirez, lorsque nous serons un peu plus à notre aise. Vous êtes cependant au courant de tout ; mais je ne craindrais pas de vous paroître prolixe, si j'en avois la facilité.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M. du Vivier à M. du Verney.

Toulon, le 7 avril 1756.

MONSIEUR,

ENFIN nous nous embarquons aujourd'hui, et c'est presque du bord que j'ai l'honneur de vous écrire. On n'a pas eu peu de peine à mettre en règle toutes les parties de l'embarquement, mais on en a eu encore davantage à calmer l'impatience de M. le maréchal. Nous allons être aux ordres de M. de la Galissonnière et des vents : jusqu'ici ils ne sont pas pour nous. Le mistral ne veut pas nous abandonner, et si le temps ne change pas d'ici à quelques jours, j'ai bien peur que nous n'ayons travaillé en vain. Nous comptons si bien d'arriver à Minorque cepen-

dant, qu'on vient de s'assurer des moyens d'avoir des nouvelles et d'en donner des nôtres. Il y a peu de mérite à imaginer qu'on a besoin d'un directeur de poste dans une expédition comme celle-ci; mais si je n'y avois pas pensé, on n'y auroit peut-être pas pourvu.

J'espère, monsieur, que vous avez reçu régulièrement tous les détails que nous vous avons adressés, et qu'il me sera fort aisé d'entretenir cette correspondance qui me flatte d'autant plus, qu'elle me fournit l'occasion de vous renouveller les assurances, etc.

M. du Vivier à M. du Verney.

A la grande rade de Toulon, à bord de la Couronne, le 9 avril 1756.

Nous serons partis, monsieur, lorsque vous recevrez ce billet. Je n'ai pas voulu vous laisser ignorer le moment de notre départ. Le vent est bon, et nous allons mouiller aux îles d'Hières, pour rassembler notre flotte qui ne laisse pas que d'être fort considérable; elle comporte près de deux cents voiles. Il est onze heures au moment que je ferme ce billet. Tous les vaisseaux de transport ont à peu-près déjà filé, et les vaisseaux de guerre commencent à cheminer. Je

n'ai que le temps, monsieur, de vous assurer de mon respect et d'un attachement éternel.

M. de Maillebois a reçu hier la nouvelle de la mort de madame sa mère (1), et nous recevons dans l'instant vos lettres du 2.

M. du Vivier à M. du Verney.

A la rade d'Hières, le 11 avril 1756.

MONSIEUR,

NOUS mîmes à la voile hier matin, sur les sept heures, par le plus beau tems du monde. Nous nous trouvâmes sur les onze heures avec la flotte toute rassemblée à quelques lieues en mer, à hauteur du cap Sicile. Le vent qui avoit augmenté par degrés, devint alors très-frais et tout à fait contraire, et après avoir vogué encor une heure environ, le commandant donna le signal de revirer de bord. Nous sommes donc venus mouiller ici, et y attendre une meilleure fortune. Le vent d'Ouest se soutient toujours, et c'est précisément celui qui ne nous convient pas. Nous n'avons encor aucune nouvelle des Anglais; mais cela ne nous console que médiocrement du tems que nous perdons;

---

(1) L'héritière de la maison d'Alègre.

au reste, la faute en est aux Dieux. Je profite du départ d'un officier du régiment de Médoc, qui a sa retraite, pour vous donner de nos nouvelles, et vous mettre au courant de tout ce qui nous arrive. Je crains bien que cette expédition, que nous avons mis dans le meilleur train, ne finisse pas aussi bien qu'elle a paru commencer. La quantité de petits bâtimens qu'il a fallu rassembler à la hâte, et qui par cette raison ne sont pas dans le meilleur état du monde, nous embarrassent beaucoup, et exigent toutes les précautions dont on auroit été dispensé, si on avoit mis plus d'ordre et de méthode dans les opérations préliminaires. Cependant si le temps se fait, nous pourrons arriver assez tôt, en supposant que nous ne l'attendions pas ici huit jours.

Vous concevrez aisément, monsieur, l'impatience de tous nos généraux, surtout de ceux qui y ont mis beaucoup de peines et de soins, et sur qui on peut avoir les yeux plus ouverts.

Je suis, etc.

M. du Verney à M. du Vivier.

Paris, le 28 avril 1756.

J'AI reçu toutes vos lettres, monsieur, même celle du 11 que vous m'avez écrite de la rade

d'Hières. Je n'ai vu aucun détail, et sans doute j'ai cela de commun avec tous les autres, de l'effet du coup de vent que vous avez essuyé. Enfin, nous sommes dans la perplexité sur les suites de votre navigation, dans laquelle vous avez dû être fort contrarié, si les vents qui ont régné dans la Méditerrannée, sont les mêmes que ceux que nous avons eu ici; nous n'y sommes pas moins sur le succès de l'expédition. Dieu veuille que nous n'en soyons tiré que d'une manière agréable. Je vous réitère mes remerciemens sur votre première exactitude, et je vous en demande pour la suite. Donnez moi des nouvelles de M. le Comte de Maillebois. Tout le monde lui rend justice, et c'est beaucoup: on ne dira pas au moins qu'il se soit chargé de ce qu'il y avoit de plus aisé. Je vous prie de lui faire mille complimens de ma part.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Extrait des lettres de M. le maréchal de Richelieu et de M. le Marquis de la Galissonnière, des 18, 19 *et* 20 *avril* 1756.

L'escadre et la flotte parties de Toulon le 12, ont essuyé le soir de ce jour là et une partie de la nuit, un fort mauvais temps, qui a dissipé une vingtaine de bâtimens : ce sont ceux re-

lâchés à Toulon, aux îles d'Hières et à Saint-Tropés, lesquels en sont repartis. Depuis le 13 jusqu'au 17, le temps a été assez beau, mais presque calme, de manière que la flotte a peu avancé chaque jour. On a découvert l'île de Minorque le 17 au soir. Le 18 au matin toute la flotte à mouillé vis-à-vis la ville de Ciutadella, capitale de l'île. M. le maréchal de Richelieu envoya alors à cette ville une chaloupe commandée par M. d'Albaret, avec un tambour soutenu de quelques grenadiers, pour sommer la ville de se rendre, et dans le même temps on se préparoit à faire descendre tous les grenadiers à une plage qui paroissoit non défendue. La ville de Ciutadella est entourée d'une bonne muraille, soutenue de bastions de bonne maçonnerie. Il y avoit trois cents hommes de troupes anglaises, lesquels le matin, à la vue de la flotte, ont abandonné la ville; de manière qu'à l'arrivée du tambour, les députés, les magistrats, et tous les corps de la ville qui est considérable, se sont embarqués avec empressement, pour venir faire leur soumission à M. le maréchal de Richelieu.

Les grenadiers débarquèrent alors sous les ordres de M. le comte de Maillebois et de M. de Lannion; et M. le maréchal est venu, le même jour, coucher dans la ville avec tous les

officiers généraux qui passèrent cependant la nuit au bivac. Le *Te-Deum* a été chanté le 19 au matin, et M. le maréchal a reçu à l'église, après la grand-messe, le serment de fidélité de tous les corps et des écclésiastiques.

Toutes les troupes et la plus grande partie de l'artillerie et des vivres, étoient débarquées le 19 au soir; de manière que tout aura été débarqué de bonne heure, dans la journée du 20.

Les Anglais ont abandonné le fort du port de Fornel, comme la ville de Ciutadella; mais en se retirant au fort Saint-Philippe, et passant par Mercadal, ville ou gros bourg au milieu de l'île, ils y faisoient beaucoup de désordres, emmenoient tous les chevaux, détruisoient les maisons, et emportoient tout ce qu'ils pouvoient; sur quoi M. du Ménil, avec tous les grenadiers et la brigade de Royal, a marché tout de suite pour aller camper à Mercadal le 20, et peut être le 21 à Mahon.

Les Anglais ont désarmé trois vaisseaux, et deux frégates qu'ils avoient dans le port Mahon, pour fortifier le fort Saint-Philippe, dont la garnison est de quatre bataillons. On dispose toutes choses pour aller faire le siège de ce fort, et on fera les transports par mer, de toute l'artillerie et de toutes les principales munitions, à la plage la plus à portée du fort, attendu

attendu que faute de chevaux, et par la grande chaleur qu'il fait, tous les transports par terre fort difficiles.

Comme le siège du fort Saint-Philippe peut être long, on renvoie à Marseille la plus part des bâtimens de transport, pour y embarquer quatre bataillons de renfort, qui vraisemblablement, à ce que l'on souhaite, n'ariveront qu'après le fort pris.

Il n'est pas possible de donner plus de démonstration de joie, avec l'air le plus sincère que le font les habitans de l'île de Minorque, en recevant les Français.

Le capitaine des gardes de M. le maréchal, qui a apporté les nouvelles, a débarqué à Palamos en Espagne, où il a été reçu avec les plus grandes marques de joie.

L'escadre du roi devoit appareiller le 21, de devant la plage de Ciutadella, pour établir sa croisière, entre Minorque et Majorque, afin de concourir à l'expédition du siège du fort Saint-Philippe, et afin d'empêcher qu'il ne passe aucun secours par l'entrée du port de Mahon.

M. du Vivier à M. du Verney.

Ciutadella, dans l'île de Minorque,
le 19 avril 1756.

MONSIEUR,

VOUS aurez sans doute reçu un billet que je vous ai écrit, au moment de notre départ de la rade de Toulon, et ma lettre de la rade d'Hières, où je craignois que nous ne restassions un peu plus long-temps. Le lendemain matin 12, nous mîmes à la voile par un temps assez favorable; mais sur les six heures du soir, à huit lieues en mer, il s'éleva un vent si considérable, que les vaisseaux de guerre en furent horriblement fatigués, et les bâtimens de transport entièrement dispersés pendant la nuit.

Le temps fut calme heureusement le lendemain 13, et nous passames la journée en panne, à attendre notre convoi, qui se rassembla, à une trentaine de bâtimens près. Nous avons cheminé depuis ce temps là fort lentement, et en éprouvant tous les jours de nouvelles contrariétés. Enfin, monsieur, hier nous arrivames au point du jour, à deux lieues de l'île de Minorque. Le vent nous porta vers Ciutadella, et toute la flotte mouilla devant cette ville, à trois heures après midi. M. de Maillebois et

tous les siens allèrent à bord du *Foudroyant*. M. le maréchal venoit d'envoyer à terre le chevalier d'Albaret, enseigne de vaisseau, avec huit grénadiers pour sommer la ville. M. de Maillebois et M. de Lannion (1), partirent avec les grénadiers que l'on fit embarquer sur le champ dans les chaloupes, et nous abordames à la tête des quatre premières compagnies, à une lieue au-dessous de la ville. En débarquant, nous apprîmes qu'elle s'étoit rendue, et nous fimes passer le *vive-le-roi* dans toute la flotte.

M. de Maillebois porta ses grénadiers en avant, et fit les dispositions militaires pour le débarquement du reste des troupes dans cette partie ; après quoi il se rendit à la ville, où il arriva à dix heures du soir. Nous y trouvames M. le maréchal qui y étoit déjà arrivé par le plus court chemin, avec les ôtages que le chevalier d'Albaret lui avoit menés. On a continué toute la nuit et cette journée le débarquement des brigades, et M. du Ménil (2) s'est porté avec les grénadiers à Mercadal : toute l'armée y marche demain, et nous serons après demain à Mahon.

---

(1) Le comte de Lannion, alors maréchal de camp, mort chevalier des ordres du roi.

(2) Le marquis du Ménil, lieutenant-général.

Voilà, monsieur, un commencement assez heureux; ce qui nous donne de l'espérance. La fatigue et l'ennui de notre traversée sont inconcevables. Tous les ennemis se sont rassemblés dans le fort de Saint-Philippe, où le gouverneur prétend se bien défendre. Ils sont environ trois mille hommes. M. le maréchal est dans l'intention de faire venir encore ici trois régimens du Roussillon et du Languedoc, et le second bataillon de Cambis. Je crois que les ordres en conséquence partent dès aujourd'hui. Nous avons eu quelques bâtimens égarés, et l'un chargé de troupes, que l'on croit absolument perdu. C'est une suite du gros temps du 12. Le bâtiment qui portoit l'état-major et cinq compagnies du régiment de Cambis, aborda le Triton, vaisseau de guerre, et en fut très-mal traité. Il tira deux coups de canon pour se faire donner secours, mais la nuit étoit si noire et le vent si violent, qu'il ne fut pas possible de le voir : on n'en a depuis aucune nouvelle. Au surplus, monsieur, cette besogne-ci ne peut se terminer qu'aux dépens de quelques malheureux, et jusqu'à présent nous n'avons éprouvé que des contrariétés auxquelles nous n'avons pu parer.

Nous n'avons trouvé ici que de très-bonnes gens, qui ont été bien maltraités des Anglais,

et qui par conséquent les détestent. Ils ont cinq vaisseaux dans le port de Mahon, qu'ils ont désarmé, pour augmenter la garnison du fort de Saint-Philippe. Si leur flotte ne vient pas en force, nous pourrons bien gagner encor les cinq vaisseaux, et reprendre douze bâtimens marchands qu'ils ont pris depuis quelque temps.

M. de Maillebois qui est excédé de fatigue et de travail, me charge, monsieur, de vous dire mille choses de sa part. Je n'ai que le temps de brocher ce détail imparfait; mais je n'ai pas voulu me dispenser de vous donner les premières nouvelles d'une avanture aussi heureuse pour tous les gens qui y ont part, qu'avanfageuse aux armes du roi. C'est M. de Maucourt, écuyer de M. le Maréchal, qui en va porter la nouvelle.

J'ai l'honneur d'être, etc.

M. du Vivier à M. du Verney.

Au camp de Mahon, le 4 mai 1756.

MONSIEUR,

JE crois avoir eu l'honneur de vous marquer par ma dernière lettre, que M. de Maillebois avoit été obligé de se charger d'aller à Ciutadella faire les arrangemens que personne n'avoit

encor pu constater, pour accélérer et assurer nos convois d'artillerie ; il a terminé heureusement cette opération, et est de retour ici depuis quelques jours. M. le maréchal est dans l'enchantement de ce que M. de Maillebois a fait, et vient de le prier de concilier tous les différens détails et détailleurs, relativement à l'opération du siège du fort de Saint-Philippe. Il est, moyennant cela, fort chargé d'occupations et de travail, et dans l'impossibilité d'entretenir avec vous la correspondance directe qu'il se flattoit d'avoir. Il profite donc de la permission que vous lui avez donné de s'en reposer sur moi, et je continuerai, si vous le trouvez bon, à vous informer de la suite de nos opérations jusqu'à notre départ de ce pays-ci. Je joins ici une espèce de journal, qui vous remettra devant les yeux, partie de ce que j'ai déjà eu l'honneur de vous mander, et ce qui s'est passé depuis notre débarquement. C'est la copie de celui que M. de Maillebois a envoyé au ministre (1), et qu'il m'a permis de vous communiquer.

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

(1) On supprime ici ce journal, qui est imprimé dans la correspondance du Maréchal de Richelieu, tome II, page 88.

P. S. Il y a déjà quelques canonnades et quelques bombes tirées de la place sur nos travailleurs, à la batterie de la tour des signaux; mai il n'en est résulté aucun accident encor.

Le Comte de Maillebois à M. du Verney.

Mahon, le 21 mai 1756.

Le terrein dans lequel le fort de Saint-Philippe est situé, nous présente chaque jour de plus grandes difficultés pour l'établissement de nos batteries; malgré cela elles avancent, et nos troupes travaillent avec toute la volonté que l'on peut désirer.

Après toutes les reconnoissances faites, on a préféré d'attaquer le front où est situé l'ouvrage de la reine, tant à cause des facilités que nous donnoit le débouché du village, qu'à cause des revers que nous fournit la batterie de canons et de mortiers que nous avons établis à la tour des signaux. Ce siège peut être long. Le gouverneur n'a pas l'air de faire une défense savante, mais il peut tenir long temps, en y mettant que de l'opiniâtreté.

Nous ne pouvons rien dire des mines. M. Boule ne commence qu'aujourd'hui à instrumenter.

Vous connoissez, monsieur, mon sincère attachement pour vous.

Du 17 mai 1756.

CETTE après midi, le gouverneur du fort de Saint-Philippe a envoyé à M. de Maillebois un commissaire d'artillerie, avec la réponse au billet qu'il lui avoit écrit hier, et copie de l'ordre qu'il a donné pour défendre l'usage des grappes garnies d'épingles qui ont été tirées précédemment de la place. Le même officier a fait voir aussi copie de la proclamation du gouverneur, qui promet une récompence de cent écus, au dénonciateur de celui qui seroit trouvé fourni de pareilles munitions.

Du 19 au 20 mai.

ON s'est occupé cette nuit à racommoder la batterie de Dolzi. Elle étoit parfaitement rétablie, lorsqu'une bombe y est tombée ce matin, et a dérangé quelques madriers, ce qui empêche une pièce de tirer ; mais cela sera réparé dans la journée.

L'on a perfectionné la coupure de la gauche vis-à-vis de la tour. L'on a applani le terrein et ramassé la terre pour la construction de la nouvelle batterie de Saint-André.

La batterie de la Pelouze a ses pièces de canon à portée d'être mises en batterie, et l'on compte qu'elles tireront ce soir. Le feu des ennemis n'a pas été bien vif ; il y a eu un

canonnier tué, six soldats blessés, et M. de Milac, lieutenant au corps royal, qui a reçu un éclat de bombe à la jambe.

Du 20 au 21.

Les deux bataillons du régiment Royal se sont rendus au dépôt de la tranchée, d'où ils ont détaché leurs garde et piquet, pour occuper le poste de la Raval avec les autres compagnies de grénadiers et piquets, destinés à la garde de ce poste.

M. le comte de Maillebois étoit de tranchée vers les deux heures après-midi. Une bombe ayant mis le feu à la batterie de Dolzt, les ennemis ont redoublé leur feu sur cette partie, pour empêcher de l'éteindre; ils ont fait sortir à cet effet, du monde du chemin couvert que nos grénadiers ont fait rentrer. On a réparé cette batterie pendant la nuit, et on a changé deux pièces de canon qui avoient été démontées. Il y a eu cette nuit deux hommes blessés.

Du 21 au soir.

Depuis avant-hier, on n'avoit pu avoir de nouvelles certaines des deux flottes. La plus grande partie des volontaires que M. le maréchal avoit envoyé à M. de la Galissonnière, n'ayant pu joindre son escadre, parce que le vent l'avoit

trop éloigné, débarqua hier au nombre de neuf compagnies à la cale d'Alcoufa, sur la plage de l'Aire. On présume que les quatre autres dont on n'a point encore de nouvelles, ont joint la flotte française.

On étoit encore dans l'incertitude du sort des deux armées navales aujourd'hui à midi, quoique l'on eût découvert à la pointe du jour une quinzaine de vaisseaux, lorsqu'un pêcheur qui s'étoit hazardé à porter du poisson à la flotte française, a apporté la première nouvelle qu'il y avoit eu hier un combat entre les deux flottes, et que les Français avoient eu un très-grand avantage.

En conséquence, M. le maréchal ayant découvert aussi par lui-même notre flotte qui s'approchoit du port, s'est déterminé à y envoyer d'une part deux de ses aides-de-camp : M. de Persan, et M. le chevalier de la Galissonnière ; et d'une autre, M. de Guelton, lieutenant de vaisseau, qui étoit venu à terre, n'ayant pu joindre l'escadre avec les volontaires.

M. de Guelton est revenu à six heures du soir apporter à M. le maréchal une lettre de M. de la Galissonnière, avec une espèce du détail de l'action qui s'est passée entre les deux flottes.

M. du Vivier à M. du Verney.

Mahon, le 22 mai 1756.

J'AI l'honneur, monsieur, de vous envoyer un précis que j'ai tiré du détail que M. de la Galissonnière a fait de son combat à M. le maréchal (1) : nous en ferons ce soir les réjouissances avec d'autant plus de bruit et de plaisir, que les Anglais nous paroissent très-confians dans leur fort. Jusqu'à présent notre siège a été assez lentement effectivement, pour ne pas les effrayer ; mais je crois que l'on va leur serrer la mesure de tous les côtés. Ils n'ont plus d'espérance de secours, car la flotte anglaise ne paroît plus, et cependant le jour qu'elle s'étoit approchée de la côte, nous l'avons empêchée de jetter des secours dans la place.

Nous désirons bien tous tant que nous sommes, de voir la fin de cette expédition, qui est plus pénible et plus périlleuse que nous ne l'avions cru. J'ai, en mon particulier, grande impatience de me retrouver plus à portée de vous faire ma cour, et de vous assurer du respect et de l'attachement avec lesquels je suis, etc.

---

(1) On supprime ce détail imprimé dans la correspondance du maréchal de Richelieu, tome II, p. 109.

Le marquis de la Gallissonnière au comte de Polignac (1).

A bord du *Foudroyant*, en croisière devant Mahon, le 28 mai 1756.

Vous avez vu, à ce que je crois, mon cher Polignac, une relation de notre affaire avec les Anglais, qui est trop courte pour un marin. En voici une sur laquelle vous pouvez compter. Je n'ai fait ni l'une, ni l'autre. J'ai douté plusieurs jours, mais je commence à croire que c'est M. Bing, à qui nous avons eu affaire. Je n'ai pas ouï parler depuis, ni de lui, ni de son escadre, ni d'aucun bâtiment de guerre anglais. Quoique nous ayons eu assez de coups de canon dans nos mats et dans nos vergues, je crois les vaisseaux anglais plus endommagés que les nôtres. S'ils le sont à un certain point, je ne sais pas trop où ils auront été se radouber, et je ne crois pas que nous les revoyons sitôt, à moins qu'il ne leur vienne du renfort. Cependant notre siège va son train; mais ce n'est pas un déjeuné, comme on nous le disoit à notre départ de France, et il y a là un vieux gouverneur de 80 ans, qui s'est montré jusqu'ici très-coriasse.

La nouvelle des Suédois et des Danois est bien bonne: je souhaite qu'elle se confirme, et

(1) Premier écuyer du Prince de Clermont Condé.

notre ami l'Aiguille (1), avec son sang froid, que tous les Bing du monde ne lui feroient pas perdre, n'en seroit pas fâché. Je crois pourtant que ce ne sera qu'une démonstration de la part de nos amis du Nord, et je doute qu'ils sortent de Brest avec notre ami Conflans (2), pour aller chercher les Anglais. Du reste, je suis bien mauvais polititique, et c'est peut-être l'envie que j'ai qu'ils fassent les choses au mieux, qui m'en fait douter.

Je souhaite bien fort le parfait rétablissement du maréchal de Belle-Ile, comme bon citoyen, et comme lui étant fort attaché.

Votre ami Hervei (3) m'a échappé. Il n'étoit pas dans Mahon à notre arrivée, et de plus, c'est à l'autre bout de l'île que nous avons débarqué; mais quelques jours avant l'arrivée de l'escadre anglaise, il nous avoit pris une tartane où il y avoit vingt bœufs. J'envoyai deux levriers après lui, mais il le sut, et s'est tenu à couvert sous le canon de l'alma, dans Majorque, jusqu'à la venue de l'escadre anglaise,

---

(1) Officier de Marine.

(2) Depuis Maréchal de France. C'est le même qui fut battu en 1758, sur les côtes de Bretagne, par les Anglais.

(3) Officier anglais.

qu'il a suivie à ce qu'on m'a mandé de Palma. M. le maréchal de Richelieu auroit autant d'envie que moi qu'il fût pris, et c'est beaucoup dire ; mais je crois qu'il ne se mettra pas à notre portée. Il a pourtant dit à Majorque, qu'à notre arrivée ici, une de nos frégates l'avoit chassé, et cela se peut, car leur carène commence à être vieille, et j'ai grande impatience de leur en faire donner une nouvelle, et de pouvoir les employer à autre chose qu'au blocus qui nous occupe ici.

Quoique la place ait beaucoup tiré, nous n'avons pas jusqu'ici perdu beaucoup de monde au siège. Le maréchal y met toute l'activité possible ; mais il a trouvé des difficultés qu'il n'attendoit pas.

Adieu, mon cher Polignac, je vous embrasse de tout mon cœur.

Ne montrez pas la relation, que quelques jours après l'avoir reçu.

Relation du combat entre l'escadre de France et celle d'Angleterre, devant l'île de Minorque, le 20 mai, 1756.

M. le marquis de la Galissonnière fut informé le 17 par une frégate de découverte, que l'escadre anglaise, composée de dix-sept voiles, avoit

paru devant Majorque. Celle du roi qui étoit alors à une lieue de Mahon, fit route au large pour chercher les Anglais.

Le 18, le vent fut variable du côté de l'Est, et notre escadre prit les bordées les plus favorables, pour le gagner aux ennemis lors de leur atterage à Minorque; mais ils ne parurent pas cette journée, et l'on continua à manœuvrer dans le même dessein.

Le 19, dans la nuit, le vent vint au Nord frais, et nous fit rester à la cape jusqu'au jour qu'il diminua et se rangea au Nord Nord-Ouest. Nous fimes de la voile en prenant la bordée à l'Ouest pour aller au-devant des ennemis, qui, suivant les différens vents qui avoient régné, ne pouvoient être que dans cette partie. A dix heures nous les apperçûmes, venant du côté du Nord : l'escadre fut rangée en ordre de bataille, et nous fimes route vers eux.

Dans l'après-midi, le vent se rangea à l'Ouest Sud-Ouest, mais ne dura pas; le calme lui succéda, et nous mîmes en panne, ainsi que l'escadre anglaise qui nous restoit à l'Ouest Nord-Ouest, environ trois lieues, au nombre de 18 voiles. Sur le soir, le vent vint au Sud Sud-Ouest foible, nous tîmmes la bordée à l'Ouest jusqu'à l'entrée de la nuit, qu'il nous fallut prendre celle du large pour gagner le dessus du vent.

Le 20, nous eumes le vent au Sud-Ouest frais et l'air embrumé. A sept heures du matin on apperçut l'escadre anglaise sur le vent. A huit heures la brume la couvrit, et le vent varia au Sud ; nous fimes de la voile pour mieux nous assurer l'avantage du vent que nous avions gagné. Nous revîmes les Anglais à dix heures, qui, à notre grand étonnement, nous parurent avoir un vent différent, et qui travailloient à former leur ordre de bataille sur la ligne du Nord et Sud, tandis que le nôtre étoit tout formé sur la ligne Est et Ouest.

Nous continuames cependant notre route jusqu'à midi, que Mahon nous restoit au Nord environ sept lieues. Le vent ne tarda guères à se déclarer contraire, et M. le marquis de la Galissonnière, résolu de combattre, ne balança pas à choisir le dessus du vent; il fit signal à son avant-garde d'arriver, et rétablit ainsi l'ordre de bataille en avant du vaisseau de la queue : manœuvre hardie en présence de l'ennemi, mais qui fut très-bien exécutée.

Les Anglais continuèrent la même route : leur ligne étoit composée de treize vaisseaux. L'amiral, que nous croyons être M. Bing, portoit pavillon bleu au grand mât, et conduisoit l'avant-garde, ayant trois vaisseaux à son avant. Le contre-amiral, que l'on croyoit

être

être M. West, portoit pavillon rouge au mât d'artimon, conduisoit trois vaisseaux après lui. Toute cette escadre, excepté celui de l'amiral qui est à trois ponts, nous parut composée de soixante à soixante-dix canons, avec quatre frégates et un autre petit bâtiment au vent en seconde ligne.

Celle de France étoit rangée à l'ordinaire: l'escadre blanche et bleue commandée par M. le commandeur de Glandevèz, étoit à l'avant-garde; la blanche au corps de bataille, et la bleue commandée par M. de la Clue, à l'arrière-garde, M. de la Galissonnière au centre de tous: faisant en tout douze vaisseaux, dont deux de cinquante canons, et quatre frégates sous le vent en seconde ligne.

A une heure, l'escadre anglaise revira en même temps pour se mettre du même bord que nous, et par ce mouvement, leur amiral se trouva à l'arrière-garde et le contre-amiral à l'avant-garde: elle arriva en bon ordre pour nous combattre, et M. de la Galissonnière l'attendit avec peu de voiles. Dès qu'il vit l'amiral Bing mettre en panne avec toute sa division, il connut bientôt que son dessein étoit de tomber sur notre arrière-garde avec ses plus gros vaisseaux; pour le prévenir, M. de la Galissonnière y mit aussi avec tous nos vais-

seaux de l'arrière, qui d'ailleurs étoient bien serrés et en très-bon ordre. Cette manœuvre à laquelle M. Bing ne s'attendoit pas, le déconcerta et l'empêcha d'arriver d'avantage, ayant apparemment perdu l'espoir d'entamer la queue de notre ligne ; il fit servir et nous aussi.

A deux heures, les avant-gardes se trouvant à portée, la nôtre commença le combat, et le feu suivit successivement tout le long de la ligne. Le vaisseau qui se trouvoit par le travers du *Foudroyant* et ses voisins, fut démâté de son mât d'hune d'avant, dès le commencement, et fort mal traité dans ses manœuvres : l'on ne tarda pas à voir un espace considérable dans le centre de l'escadre anglaise ; de sorte que le *Foudroyant*, qui naturellement auroit dû être attaqué par l'amiral anglais, n'eut point d'ennemis à combattre pendant quelques temps, ce qui auroit dû engager cet amiral à rechercher l'honneur de se mettre par son travers.

M. de la Galissonnière mit alors de la voile et tint le vent, toujours suivi de près par son arrière-garde, pour s'approcher de M. West, qui combattoit bravement contre notre avant-garde, et en étoit reçu de même. Ce contre-amiral et ses matelots, avoient obligé le vaisseau *le Fier*, de cinquante canons, foible d'artillerie,

d'arriver un moment pour boucher quatre coups qu'il avoit reçu sous l'eau, l'un desquels le mettoit en danger d'avoir ses poudres mouillées. Ce dommage fut bientôt réparé, et ce vaisseau fit les manœuvres nécessaires pour rentrer dans la ligne.

Le vaisseau anglais démâté, se trouvoit alors exposé à tout le feu des nôtres, qui, en s'approchant de M. West, lui donnoient leurs bordées en passant ; mais il répondit autant qu'il étoit en état de le faire, et ne cessa de tirer que lorsqu'il fut tout à fait de l'arrière des siens, et qu'une des frégates du vent s'approcha pour lui donner du secours.

M. West vit approcher le *Foudroyant* et les autres vaisseaux sans les éviter ; il continua le combat avec la même ardeur qu'auparavant, perdit sa vergue du grand hunier, et fut fort mal traité dans ses agrès, ainsi que ses deux matelots, dont un eut son mât de perroquet de fougue coupé, et l'autre celui du grand perroquet. Trois vaisseaux de cette division voulurent essayer si les nôtres plieroient, et firent porter dessus avec la misaine ; cette manœuvre ne leur réussit pas, elle les approcha au contraire de nos vaisseaux qui les attendirent, et les chauffèrent vivement lorsqu'ils reprirent le plus près du vent.

L'amiral étoit toujours à l'arrière-garde et fort au vent, laissant même un très-grand intervalle entre sa division et celle du contre-amiral, et n'ayant eu d'autre succès apparent, que celui d'avoir coupé la vergue du grand hunier du dernier de nos vaisseaux, qui travailla dès l'instant à remettre l'autre, sans discontinuer de faire feu par les intervalles de nos vaisseaux.

Le désordre étoit cependant assez grand dans l'avant-garde anglaise, et M. de la Galissonnière voulant en profiter, fit signal à l'escadre blanche et bleue de revirer en même-temps, dans le dessein de lui faire couper les ennemis. Nos vaisseaux de la tête se trouvèrent désemparés dans leurs manœuvres, et ne purent exécuter ce signal dans l'instant : ils revirèrent pourtant, les uns, vent devant; les autres, vent arrière, à cause de leurs agrès coupés; mais les ennemis avoient tenu le vent autant qu'ils l'avoient pu; et ce mouvement ne put avoir son effet.

Il étoit alors six heures, le combat venoit de finir, et l'amiral avoit mit le signal à son escadre de revirer; il nous fut aisé d'examiner les vaisseaux désemparés, et nous en vîmes cinq entr'autres, qui étoient extrêmement mal traités.

Notre escadre resta en panne, et M. de la

Galissonnière apprit sur le soir, par les vaisseaux qui lui passèrent à poupe, qu'une demi-journée leur suffiroit pour se réparer et se mettre en état de combattre.

Dans la nuit nous fimes route vers Mahon, comme étant le seul objet de notre croisière. Le lendemain au jour, nous parûmes devant l'entrée du port, et M. de la Galissonnière fit savoir à M. le maréchal de Richelieu, le succès du combat de la veille. La joie que cette affaire répandit dans l'armée, fut manifestée par une décharge d'artillerie et de mousqueterie.

Notre retour en si bon état, ne dût pas être agréable au gouverneur et à la garnison du fort Saint-Philippe; ils avoient apperçu l'escadre anglaise le 19, tandis que nous étions au large pour lui gagner le vent; on s'étoit fait des signaux de part et d'autres, et cette escadre ne paroissant plus, étoit pour le gouverneur une preuve certaine qu'elle avoit été battue.

Nous avons perdu dans cette affaire trente-huit hommes en tout, et cent soixante-quinze blessés, du nombre desquels sont MM. les chevaliers d'Urre et de Beaucousse, lieutenans de vaisseau, qui le sont très-dangereusement, ainsi que MM. de Gibanel et de Seigneuret, gardes de la marine.

Traduction d'un article du London Evening Post, du 6 juillet 1756. (1)

Le vrai sens de la lettre de l'amiral Bing, à M. Cleveland, Secrétaire de l'Amirauté.

MON cher monsieur, c'est avec plaisir que je vous envoie le détail suivant, et je vous prie de ne point chercher d'autre raison de mes fautes que ma peur. Ce fut le 8 de mai que nous partîmes pour Mahon, et nous appréhendions avec raison, que le vent ne nous fit arriver trop tôt. Rien ne nous pressoit, et vous savez d'ailleurs, que c'est toujours ma méthode d'être le premier à la table, et le dernier aux coups. Le 19, à midi, nous découvrîmes l'escadre française, et je vis bien qu'il n'y avoit plus d'autre parti à prendre, que de battre ou d'être battu. J'avois le dessus du vent, mais je jouai si bien mon jeu, que la journée se passa en manœuvres qui ne signifioient rien. Le 20, nous eumes encore la vue de l'escadre ennemie. Toutes les ressources de ma peur ne purent me tirer de ce mauvais

---

(1) Ce pamphlet est une satyre aussi mordante qu'injuste, de la conduite de l'amiral Bing, dans le combat où il fut battu par les Français, et dont on vient de lire la relation.

pas : il falloit combattre ; je voulus au moins me distinguer par un trait magnanime. J'étois le plus fort d'un vaisseau. Je fis retirer le Deptford que je réservois pour le besoin. M. West, qui prend à cela un plaisir singulier, a donné des marques du plus grand courage : son poste étoit à l'arrière, et il se battoit à l'avant. Si je m'en fusse mêlé, le combat eût été rude ; mais je me tins fort prudemment hors de l'atteinte des boulets. *L'Intrépide* ayant, par accident, perdu son mât, cela me parut une très-bonne excuse pour ordonner enfin la retraite. On tint conseil, et nous convînmes tous d'un commun accord, que, puisque l'ennemi avoit le cap à l'Est, nous devions courir à l'Ouest. Mais afin que les avis ne changent pas, quand les esprits seront rassurés, nous retournons à Gibraltar plus vîte que nous n'en sommes venus. Quoique je sois fort pressé, je ne veux pas négliger de vous envoyer des nouvelles de cette importance. Je ne suis point inquiet de la manière dont vous ferez valoir ma conduite à la cour ; vous ne doutez pas aussi que je ne sois dans toutes les occasions, hors du combat, votre, etc.

Détails sur les opérations du siège du fort de Saint-Philippe.

On a placé une batterie sur le plateau de la gauche, en sortant du port, au-dessous de la tour du signal. Ce plateau est assez bien exprimé sur le plan gravé, où il y a une muraille tracée qui existe, et qui étoit le commencement d'un fort que les Anglais avoient eu envie d'y construire. Cette batterie est située un peu en avant du mur qui est parallele au fort Saint-Philippe, en face de la demi-lune 8, du plan gravé. Elle étoit dans le commencement de huit pièces, et de cinq mortiers; et depuis qu'elle a détruit les feux qui étoient sur elle, on l'a diminué de trois pièces et de deux mortiers. Malgré son éloignement qui est de cinq cents toises, elle a fait un si bon effet, qu'elle a ruiné de-là, non-seulement les feux directs au nombre de vingt-six embrâsures, mais elle a battu en rouage, toutes les pièces qui étoient au long de la branche droite de l'ouvrage à corne, cotté 3 sur le plan gravé, et qui fait face à la Raval, que ledit plan appelle *Philippeville*. La face droite de la lunette de la Reine, a aussi été battue du même point, et les boulets ont démonté en même-temps les embrâsures de la face gauche que cette batterie voyoit à dos.

A la gauche de la lunette de la Reine, il y a un nouveau fort qui n'est marqué sur aucun plan gravé. C'est un ouvrage irrégulier, qui a trois étages par emphithéâtre, et cet ouvrage se nomme *Strudent* et *Arguil.* Il est enfermé également dans l'enceinte de l'avant-chemin couvert, et protège la lunette 17, battant également le plateau du petit fort de Philippet, que les ennemis ont abandonné. On avoit posé une batterie de six pièces de canon, à la gauche, derrière la Raval, appuyée d'une batterie de sept mortiers, près de la première tour du retranchement ; les ennemis l'ont ruiné avant qu'elle ait pu tirer, et il n'existe dans cette partie, que les sept mortiers qui dirigent très bien leurs bombes. La batterie a été portée plus près, presque sur la capitale de la Reine, dans un jardin où l'on travaille à couvert, et d'où elle battra d'écharpe et de revers le fort de Strudent et d'Arguil, d'assez près pour y faire brêche. A la droite de la Raval, dans les jardins des maisons, on a placé quatre différentes batteries, savoir : une de six pièces, qui tire depuis plusieurs jours, et qui se soutient bien ; elle bat à ricochet et d'écharpe la contregarde 7, celle cottée 4, et le donjon ou fort quarré : elle est soutenue à sa droite par une batterie de quatre obusiers,

qui enfilent par ricochet la face droite 7, la droite de la petite lunette 12, et toute la branche de son chemin couvert : cette batterie fait des effets merveilleux, et a détruit du canon à l'ennemi; mais ils en ont une si grande quantité, qu'ils les changent pendant la nuit. On sait qu'ils ont trois cent pièces, à la vérité de fer, n'en ayant que très-peu de métal, à l'exception de trente-trois mortiers qu'on leur connoît.

A la droite de cette batterie d'obusiers, qui sont des mortiers montés sur des affûts de canon, il y a une batterie de six pièces de canon, qui tire sur le donjon, sur la lunette 13, sur la face droite de la contregarde 4, et sur la face gauche de la contreface 7. En arrière de ces points de batterie, il y a cinq mortiers pour l'appui et l'aide de toutes ces batteries. Ce qui prouve que l'emplacement de nos batteries est bien choisi, c'est que de soixante-quatre embrâsures que les ennemis avoient dégorgées sur nos points, ils n'en ont plus que vingt-six, desquelles ils se servent en rechangeant les pièces qu'on leur blesse, et il y a lieu de se flatter, qu'avec beaucoup moins d'artillerie que les assiégés, on parviendra avec du tems, des fatigues et des dangers, à ruiner si bien les défenses, que l'on pourra hazarder

des logemens, et s'il le faut, quelques coups de vigueur.

L'on travaille encore à une batterie de dix pièces, qui sera en arrière des obusiers, et de la batterie de six pièces, pour battre directement et à plein foüet le château; comme l'on n'en sera qu'à un peu plus de deux cent toises, il est certain qu'il sera mis en brêche. On placera peut-être sur le plateau de Philippet, huit pièces, afin de battre de revers le fort Strudent et d'Arguil, et pour pouvoir, quand il sera ouvert, se placer dedans, attendu qu'il n'y a aucune mine dans cette partie, ou du moins qu'elles y seront moins dangereuses.

On a fait deux puits de mines, dans lesquels le mineur chemine; savoir, un sur la capitale de la lunette de la Reine, et l'autre dans le rentrant de la place d'armes du chemin couvert, entre 17 et 12. La galerie de la gauche a déjà quatorze toises de longueur : elle est fort profonde, et on doit l'estimer à trente-six toises de l'angle flanqué; celle de la droite n'est pas aussi avancée, parce que le roc y est plus dur.

Par toute cette disposition, on peut voir que le front d'attaque embrasse depuis la droite de la lunette 12, jusqu'à la mer; que l'on débouchera de très-près, quand il sera ques-

tion de s'y loger ; mais on ne le fera qu'à bonnes enseignes, et qu'après que le mineur sera assez avant pour pouvoir, par des fourneaux, crever la gallerie majeure de l'ennemi, et lui oter la communication de ses fourneaux.

En attendant, pour prévenir sur la nature de l'attaque, il est à observer que toute l'esplanade qui sépare les fortifications de la Raval, n'est qu'un roc vif, sans aucune veine de terre. Les batteries se construisent avec des peines infinies, ce qui se comprendra aisément, quand on saura qu'un pied rube de terre de ce pays, pèse 55 livres, qu'un homme avec un mannequin, n'en peut porter que cette quantité, qu'il faut y supposer un déchet, et qu'ainsi il faut au moins deux cent cinquante mannequins pour une toise rube, et pour une batterie de cinq pièces, il en faut soixante et douze toises rubes, d'où on peut conclure quel tems et quelles difficultés il faut surmonter.

Cependant, au travers de tous ces embarras, les pertes sont encore fort médiocres, les ennemis ne se défendent que par la bonté de leurs ouvrages, et par les moyens abondans. Avec moins de ressources, nous sommes parvenus à éteindre les deux tiers des feux des ennemis.

L'on a barré les rues de la Raval, par de

bons épaulemens qui sont soutenus par des grénadiers et des piquets, au nombre de neuf cent hommes. Deux bataillons sont placés au centre au-delà du retranchement de la Raval, pour se porter, en cas de sortie, au secours de nos piquets et de nos grénadiers. L'entrepôt est au bout du grand chemin, qui va de Mahon à la Raval. La disposition générale est très-bonne.

L'avantage que M. de la Galissonnière vient de remporter sur l'escadre anglaise, donne une espérance bien fondée sur le succès de l'expédition. Les quatre bataillons de Nice et de Traisnel, sont arrivés de Toulon, et c'est un bon renfort.

L'escadre française a repris sa croisière en face du port Mahon, et l'on n'a plus vu paroître l'amiral Bing, depuis le combat qu'il a perdu.

L'armée est bien approvisionnée en pain, vin et viande, point de maladie, et une grande volonté dans l'officier et le soldat. Il n'y a encore eu que près de deux cent tués ou blessés, avec quatre ou cinq officiers.

Mahon, le premier juin 1756.

NOUS sommes ici occupés d'une besogne longue et sérieuse. Nous avons à faire à des

gens fermes, et à une place fournie de blé; il nous arrive heureusement des secours d'artillerie, qui vont nous mettre en état d'éteindre le feu des ennemis, et de ruiner les défenses qui nous inquiétent encore beaucoup. Nous esperons en avoir raison d'ici à quinze jours, à moins que nous n'ayons à faire au diable. Nous sommes tous fort pressés de sortir d'ici, car nous avons l'air fort abandonnés, et nos forces ne sont pas si grandes, que nous ne désirions très-sincèrement de n'avoir bientôt plus d'ennemis à combattre.

On n'entend plus parler de Bing; heureusement les nouvelles de Paris ont annoncé sa mort, mais nous avons prétendu ici l'avoir battu en personne. Quoiqu'il en soit, M. de la Galissonnière est tranquile dans sa croisière devant le port de Mahon, et nous espérons qu'il nous reportera à Toulon.

Au camp de Mahon, le 2 juin 1756.

Jusqu'a présent le courant de nos affaires n'a pas produit de grands évènemens; nous sommes en plein siège, et nous attaquons avec des moyens subalternes, une place du premier ordre pour sa force, bien supérieure à nos ressources. Ce n'est pas qu'aucun de nous mette du désespoir ou de la foiblesse dans

la manière d'envisager le siège du fort Saint-Philippe; mais nous nous récrions sur l'idée que vous avez à Paris, d'une place excellente et munie abondamment. Enfin, nous avons éteint une partie de ses feux, par la façon dont nous avons établi et croisé les nôtres. Quelques parties sont déjà en brêche. Notre mineur chemine doucement, mais il avance, et je pense que d'ici au 20 de ce mois, nous serons en état de fixer l'époque de la reddition. N'attendez rien de plus prompt, et fiez vous à notre impatience qui est plus vive et plus active que la vôtre. La frégate d'Hervey a coulé bas. Bing a envoyé trois de ses vaisseaux désemparés à Gibraltar; il est, dit-on, avec son escadre, dans le *Puerto-Cas*, à l'île d'Ivice. M. de la Galissonnière croise toujours à la vue du port; il a envoyé en France ses malades et ses blessés. Nous aurons une nouvelle batterie de six pièces, qui tirera samedi, 5 du mois: nous en attendons des miracles. Vous aurez su que j'avois été fait aide-maréchal-des-logis. Ce poste m'a d'abord fait plaisir, ce qui n'a pas duré, par la dureté féroce de Redmont (1), qui n'a point cessé d'être un moment en colère, depuis que nous sommes dans l'île.

---

(1) Le chevalier de Redmont, Maréchal-des-logis de l'armée.

Au camp de Mahon, le 3 juin 1756.

NOUS éprouvons plus de résistance dans notre entreprise, qu'on ne croyoit communément en France que nous en trouverions. Mais ces difficultés viennent moins de la vigueur de la garnison, que de la force de la place; elle est du premier ordre, et telle que ce seroit une grande affaire sur les frontières mêmes du royaume, malgré la surabondance des moyens qu'on pourroit employer, et qui nous manquent ici. Cette place a une double enveloppe, consistante en redoutes liées et communiquées par un chemin couvert; chaque pièce a son fossé et son chemin couvert, et trois galeries de mines environnantes; trois cents pièces de canon et trente-trois mortiers. Nous battons la place depuis vingt-six jours, avec tous nos mortiers et vingt-cinq pièces de canon, parce qu'il faut en garder pour faire brêche. Quoique les ennemis aient d'abord déployé cent bouches à feu sur le front que nous attaquions, l'emplacement de nos batteries a été si judicieusement pris, que nous leur en avons imposé: Leur feu a diminué des deux tiers à cause du rouage et des ricochets. Il nous arrive actuellement de France, six mortiers et dix-huit canons. Nous construisons deux nouvelles batteries, dont nous espérons un grand succès.

Notre

Notre mineur chemine sur la capitale du fort de la Reine, dont la demi-lune est en brèche: nous espérons crever la galerie des ennemis, jetter la contrescarpe dans le fossé, et nous loger sur le fort de la Reine; ce qui obligera les Anglais d'abandonner toute la première enveloppe. Comme le donjon est déjà en brèche, peut être se rendront-ils alors, s'ils veulent obtenir capitulation; ce qui feroit finir le siège vers le 20 ou le 25. Mais il est possible qu'ils veulent nous forcer à une pareille opération à la seconde enveloppe, ce qui allongeroit la défense de plusieurs jours: c'est ce que nous verrons. Il n'est pas possible aux Anglais de découvrir notre mineur, par trois raisons: la première, parce que nous avons appris par un déserteur, l'endroit où ils ont fait un *puits découte*, et nous l'avons évité; la seconde, c'est que notre mineur est plus enterré que les galeries de la place; la troisième, c'est que les Anglais n'ont point de mineurs dans le fort. Il y a cent trente blessés dans la place et une soixantaine de morts. Nous avons jusqu'à présent, cent tués, et deux cents blessés. Le vaisseau que montoit M. Hervei, a coulé bas des suites du combat entre les deux escadres. On en a sauvé l'équipage, à la réserve de quinze hommes. L'amiral Bing a envoyé à Gibraltar trois vais-

seaux démâtés et désemparés. Il est avec son escadre dans un port de l'île d'Orice, à soixante lieues de nous, où il se radoube: la nôtre n'a point quitté la mer; elle est toujours en vue du port.

Au quartier général de Mahon,
le 3 juin 1756.

Les batteries désignées dans ce mémoire, tireront le 5; et la dernière, qui est celle sur le plateau où est situé Philippet, le 9 au plutôt. On compte un peu trop sur leur effet, étant persuadé qu'elles ne sont pas suffisantes pour éteindre les feux de la place, et qu'il y en a une dans la Raval, même près de la lunette 17, c'est-à-dire, de la capitale, qui aura bien de la peine à se soutenir; puisque nous menaçons fort peu les faces gauches, de notre attaque, la plupart des directions de nos batteries étant pour les les faces droites. Je souhaite de me tromper, et l'on ne peut, malgré cela, imputer cet inconvénient à personne, car il n'y avoit pas de moyens de mieux faire, vis-à-vis un développement de feu aussi considérable, par les trois enceintes qui sont en amphithéâtre, et par le nombre prodigieux d'artillerie qu'il y a dans cette place. Nous avons proposé beaucoup de ricochets, mais l'on n'a accepté que les quatre obusiers et les six pièces de la Pelouse, qui sont à la droite en avant du village de la Raval.

Nous avons dans nos hôpitaux, environ cinq cents hommes, dont près de trois cents blessés. L'armée est fatiguée, parce que tout se fait à bras d'hommes.

Mémoire sur l'attaque du fort Saint-Philippe, de Minorque, joint à la lettre précédente.

Les ennemis ayant évacué, lors de notre arrivée à Mahon, la Raval qui est le faubourg de Saint-Philippe, et ce faubourg étant bâti de bonnes prierres de taille, et ayant trois îles de maisons; la commodité de ce couvert a invité M. le maréchal à profiter de cet avantage, pour fixer l'attaque de cette place de ce côté là, en appuyant sa gauche à la mer, et sa droite à l'extrêmité de ce même faubourg, où se trouvent situés la maison et le jardin du gouverneur.

Il n'a plus été question alors d'examiner, s'il n'eût pas mieux valu commencer notre siège par l'attaque du fort de Marlboroug, situé au-delà de la calle de Saint-Étienne, dont la possession eût ôté aux ennemis cette même calle, par où l'on pouvoit jetter des secours dans la place, soit que la mer fût libre ou non; ni de profiter d'un ravin qui nous eût formé une queue de tranchée, toute faite et assurée pour

parvenir par notre droite, à la tête du même ravin, et y placer en sûreté notre mineur qui auroit eu son trou très-près, et qui, cheminant sur les capitales des lunettes 15, 14 et 16, du plan gravé par le Rouge, nous eussent, avec peu de travail, ouvert les deux lunettes 14 et 15, et fourni des logemens assurés dans la première enveloppe de ce fort; ce qui eût eu pour objet d'attaque, le front 4, 5 et 6 du même plan, sur lequel nous aurions pris des revers, après la prise de Marlboroug; savoir, par notre droite, les deux plateaux en face de Marlboroug; et par notre gauche, les mêmes points des batteries de la Pelouze, des obusiers de le Blanc et de Dolzi, situés à l'extrêmité droite de la Raval, dont les directions se seroient tournées vers les objets que nous embrassions. Mais, comme on l'a déjà dit, l'abandon de la Raval, et la proximité des fortifications de Saint-Philippe à notre gauche, a déterminé M. le maréchal à former son attaque dans cette partie, et à choisir le front 3 et 4 du plan imprimé.

L'enveloppe de l'avant-chemin couvert dans cette partie, est appuyé à la mer par un ouvrage fort respectable, qui n'est point marqué sur le plan de le Rouge. Cet ouvrage présente d'abord une face qui prend des revers sur la face opposée de la lunette 17; elle a un flanc retiré,

de l'épaisseur du profil de sa face, dont les tirs sont une seconde défense; ensuite la gorge de cet ouvrage est fermée de deux autres flancs parallèles à son angle flanqué, et qui forme un amphithéâtre en forme de cavalier, avec quatre bonnes embrâsures qui battent au bord de la mer, et voient au-delà de la Raval, ainsi que le plateau le plus élevé, où est situé le petit fort de Philppet, que les ennemis ont aussi abandonné. Le centre de notre attaque, est donc sur la lunette 17, qui est spacieuse et bien défendue, non seulement par l'ouvrage dont j'ai donné la description, et qui se nomme Strudent et Arguil, mais encore par la lunette 12, qu'on nomme King, et qui, jusqu'à présent, fait le point de la droite de notre attaque.

Ce qui a encore nécessité M. le maréchal à poursuivre la suite de cette attaque, c'est que dans le premier temps, (et il y a bientôt un mois,) il consentit à l'emplacement de deux batteries, sur la hauteur de la tour des signaux, en face l'entrée du port, et près d'une muraille que les Anglais avoient construite autrefois dans l'intention d'y placer un fort. Le commencement de ce fort est bien marqué sur le plan de le Rouge; on y plaça, le 9 mai, cinq pièces de canon et cinq mortiers : ces

batteries étoient à cinq cents soixante-dix-huit toises. Cependant elles ont fait l'effet que l'on devoit en attendre, et ont bien incommodé les assiégés, soit dans le donjon, soit au long de la branche 3.

Ensuite, l'on songea à placer à la droite de la Raval plusieurs batteries; savoir, une de quatre obusiers à ricochet, tant pour enfiler les branches des chemins couverts opposés; savoir, celles entre 12 et 17, et celle du couvre-face 7. Cette batterie a fait un fort bon effet; et elle fut soutenue en même temps par une de six pièces, commandée par Dolzi, et que l'on plaça pour battre d'écharpe la face droite à notre égard de la lunette 17, ainsi que la face droite du couvre-face 7, et quelques coups au donjon à la face gauche du bastion 3; et sa contre-garde. En même temps près de la mer, à notre gauche, à portée d'une grande tour où appuyoit l'enceinte retranchée de la Raval, on construisoit à la faveur des murs qui nous cachoient, une batterie de trois pièces, pour battre Strudent et Arguil, dans lesquels on ne connoissoit alors que des pièces de douze et de moindre calibre. Le succès paisible de cette première construction, dont l'on déroboit la connoissance à l'assiégé, fit imaginer de faire un crochet à cette batterie,

plus près de la mer, afin d'y placer trois autres pièces de canon, pour battre la face gauche de la lunette 17. La gabionade qu'il fallut pousser, fut apperçue, donna l'éveil à l'ennemi, qui fit mettre dans Arguil et Strudent, des pièces de trente-trois; et à cette proximité qui est à moins de la demi portée du fusil, ils battirent si vivement la batterie de trois pièces, qui n'étoit pas achevée, qu'ils la ruinèrent, y tuèrent M. d'Epinay qui la construisoit, et nous obligèrent a renoncer jusqu'à présent, à sa refection, non plus qu'à continuer celle en retour, du côté de la mer.

L'on avoit aussi placé en même temps une batterie de sept mortiers, près de cette tour qui existe, et qui ayant devant elle une élévation, ne donne aucune prise au canon, et deverse ses bombes sur toutes les parties du fort de Saint-Philippe, qui se développent devant elle. L'on songeoit en même temps à assurer la batterie de Dolzi, de la droite, qui étoit appuyée par une batterie de cinq mortiers et de quatre obusiers à la droite; l'on en augmenta la sureté, en plaçant encore une batterie de six pièces à ricochet, qui a été construite par M. de la Pelouze. Les revers que nous prenions par notre droite, donnoient une forme

fixe à notre attaque ; mais le contre-temps survenu à la batterie d'Epinay, fit déterminer un autre point, pour la construction d'une batterie de cinq pièces, que l'on a placée plus près, pour pouvoir ruiner et mettre en brèche Strudent et Arguil. Cette batterie a été placée dans la cour d'une maison de la Raval, presque sur la capitale de la lunette de la Reine ; sa construction se fait paisiblement, parce qu'elle est cachée par des maisons que l'on détruira à l'instant qu'on démasquera ces cinq pièces : elles sont directes sur Strudent, et d'écharpe sur les deux étages d'Arguil. Il faudra que cette batterie agisse avec vivacité pour détruire ce qui lui est opposé, qui est plus nombreux et de plus gros calibre. Du reste, sa situation la met à couvert du relief des enceintes supérieures, parce que le glacis est plongeant, et que l'on ne sauroit diriger sur elle des feux qui l'écharpent ou la battent en rouage.

Pour parvenir à avoir des revers par notre gauche, afin de placer sur le plateau de Philippet, une batterie dont la construction à découvert peut se faire avec moins de perte, l'on a commencé depuis plusieurs jours une batterie de dix pièces, qu'on a placé à la droite de celle de Dolzi ; elle est à peu près d'équerre

sur la capitale du bastion de la droite de notre attaque ; elle verra les deux faces des bastions du donjon, le flanc gauche, et une partie de la courtine : c'est le lieu où ils ont leurs plus grosses pièces. Le donjon qui est le fort quarré, a beaucoup de relief au-dessus des contre-gardes qui lui servent d'enveloppe, et après en avoir imposé aux feux supérieurs, elle travaillera sur la seconde enceinte dans les directions qui lui sont propres. Les ennemis qui ont apperçu ce travail, y tirent avec vivacité, et cette construction se fait avec beaucoup de péril et quelques pertes.

Pour assurer la partie droite de notre investissement, qui appuye à la mer du côté de l'entrée de la calle de Saint-Etienne, on y a construit presqu'en face du fort Charles, une batterie de trois pièces de canon, qui non-seulement est destinée pour cet objet, mais encore pour ruiner un hôpital en face dudit fort Charles, duquel ils ont retiré leurs blessés et malades lorsque cette artillerie à tiré ; ensuite, on a dirigé son feu sur le magasin 22, qui contient leurs agrets d'artillerie ; et à la gauche de cette artillerie de trois pièces, un peu en arrière, derrière un morne fort élevé, on a placé deux mortiers qui ont le même objet pour la défense de l'entrée de la calle de Saint-

Etienne, et les autres directions de la batterie de canons.

Il faut, pour l'intelligence de cette attaque, dire, que l'espèce d'esplanade ainsi que le terrein sur lequel est bâti la Raval, et qui entoure la place, n'est absolument qu'un roc pelé où il est impossible d'asseoir des approches. La construction de nos batteries se fait par une gabionade qu'on met devant soi, et que l'on remplit de pierres; ensuite on transporte avec des sacs à terre, et avec des manequins, des terres que l'on va chercher dans des jardins à plus ou moins de distance. Ces terres sont légères, et tamisent volontiers. Un sac ou un manequin ne contient qu'un pied rube. Une batterie de dix pièces avec un épaulement en retour, consume deux cent huit toises cubes; d'où l'on doit conclure que les constructions de ces batteries, doivent être longues et sujettes à beaucoup d'inconvéniens.

Aussitôt que quelques-unes de nos batteries ont été construites, on les a fait tirer; celle de la tour des signaux qui domine la place, en avoit montré l'exemple; ensuite celle de Dolzi, de six pièces; celle de la Pelouse, de six autres. Les quatre obusiers, et quinze mortiers, ont, depuis quinze jours, tiré d'abord avec vivacité; mais leur impression n'étant pas assez con-

sidérable, et notre approvisionnement de munition fort court, l'on s'est vu obligé d'user d'économie, en attendant qu'il nous arrive de France, des augmentations en boulets, bombes, canons et mortiers. D'ailleurs, l'on avoit placé notre mineur à portée de s'avancer sur les deux capitales 12 et 17, et il falloit bien cadrer sa marche pour le temps, à celui de la consommation que nous pouvions faire de nos bombes et de nos boulets. Les calculs que l'on a mis sous les yeux de M. le maréchal, lui ont démontré la nécessité de ne pas consommer inutilement notre approvisionnement, avant que le mineur fût parvenu assez avant pour espérer que ses fourneaux pussent emporter l'angle saillant du chemin couvert, renverser la construction dans le fossé, et pouvoir, avec plus de vraisemblance, couronner l'avant-chemin couvert, et parvenir à se rendre maître de cette première enveloppe. Deux puits ont été commencés par les caves de la Raval; la direction de la galerie de notre mineur chemine par sa droite, à l'angle flanqué de King, cotté 12, sur le plan imprimé; et à la gauche, à l'angle de la Reine, coté 17. Il est plus avancé à cette partie qu'à l'autre, et il s'est enfoncé dans le roc, de façon qu'il n'a rien à craindre des fourneaux ennemis que nous savons chargés; mais il faut qu'il pousse plus

avant pour faire un bon effet, et pour nous procurer le bien que nous en attendons; et il faut au moins que ce travail soit relatif à l'objet que l'on doit avoir, (si l'on culbute la contrescarpe dans le fossé), de pouvoir emporter cette lunette et de s'y maintenir.

L'on n'a pu loger un mineur à portée de Strudent, à cause d'un ravin ou bas fonds, sous lequel il n'auroit pu passer, et il ne reste de ressource pour ce côté là, que l'espérence que l'ennemi l'abandonnera, ou que nous pourrons, dans l'instant que le fourneau aura joué, nous glisser par les communications souterreines, dans Strudent et Arguil, de même que dans King.

Si cette première enveloppe est une fois prise, nous deviendrons plus menaçans pour cette place, qui est assurément unique dans son espèce en Europe, et qui est fortifiée avec beaucoup d'art et d'intelligence. Il est bien singulier que le simple exposé de son plan, n'ait pas fait sentir d'abord, qu'il falloit une prodigieuse artillerie pour la soumettre, et que l'on n'eût destiné, dans le premier moment, que vingt-quatre pièces de canon et douze mortiers. L'industrie de M. le maréchal a fait, qu'il a augmenté ce nombre de quatorze pièces et de dix mortiers, que l'on a fixé, sans approvision-

nement, à mille coups par canon, et cinq cents bombes par mortier. Nous en avons déjà consommé la moitié, et nous ne tenons rien : il faut ici beaucoup de prudence, de patience, de temps et une augmentation, si l'on veut forcer cette place qui a trois cents pièces de canons, trente trois mortiers, trois enceintes sur terre et trois enceintes dessous. Je ne crois pas que ce simple exposé présente à l'esprit des connoisseurs, une raison qui autorise le mépris que l'on en a fait, lors de l'approvisionnement nécessaire pour son attaque.

L'on doit tracer cette nuit sur le plateau de Philippet, une batterie de six pièces contre Strudent et Arguil, et la face gauche de la Reine : on n'y travaillera que de nuit, et l'on ne compte en faire usage, qu'après que la batterie de le Blanc aura détruit les feux supérieurs. Si les ennemis prennent à tâche de tirer sur celle-là, celles de le Blanc et de la droite, auront plus de repos ; si, au contraire, ils nous laissent tranquilles, et qu'ils continuent de tirer sur notre droite, la construction de celle-ci ira son train, et donnera dans quelques jours une occupation sérieuse à l'assiégé.

Ce siège est d'un genre particulier ; mais il mérite une sérieuse attention et des combinaisons bien faites, pour rendre l'emsemble de

notre attaque fructueuse; il faut du flegme bien plus que de la vivacité, et il faut conserver celle-ci pour des instans où il n'y aura pas d'autres moyens de nous donner des logemens, et une position menaçante pour la seconde enceinte; lorsqu'il faudra se loger sur la première partie, alors quelque vice intérieur qui ne nous est pas connu, la lassitude de se voir renfermés dans des casemattes, le désir de sauver ses effets, engageront la garnison et le gouverneur à demander une capitulation, que nous devons leur offrir alors, et sur leur refus, n'en jamais accorder, quoiqu'il faille se résoudre à recommencer un siège en forme, avec de très-grandes difficultés, tant par rapport aux deux enceintes sur terre qu'il faudra détruire, qu'aux deux enceintes sous terre qu'il faudra que notre mineur aille chercher : ouvrage long, incertain et pénible, et qui augmentera toujours nos embarras, parce qu'il consomme beaucoup de munitions d'artillerie, et qu'il faudra encore songer à en faire venir de France, sans parler de l'incertitude de la liberté de la mer, et du danger que cette place ne fût rafraîchie de monde, de munitions de toute espèce, et peut-être d'un jeune gouverneur, à la place de celui qui y est, qui a plus de 80 ans.

Du 3 juin 1756.

Le feu des ennemis a été assez vif pendant la nuit ; le travail des batteries n'a pas été ralenti, et il a été fort avancé à la droite : nous avons eu un homme tué, et cinq blessés. On a reçu divers avis qui confirment la défaite des Anglais au combat du 20 du mois passé; on a trouvé plusieurs de leurs vaisseaux délabrés, s'en retournant du côté de Gibraltar; et l'on assure que la frégate le *Phénix*, que commandoit le capitaine Hervei, a coulé bas le même jour 20 mai ; qu'on a eu bien de la peine à en retirer l'équipage qu'on a sauvé, à la réserve de quinze hommes qui ont péri. L'escadre du roi est toujours à la vue du port.

Du 4.

La batterie de dix pièces est achevée : on compte qu'elle pourra tirer demain. On a construit un épaulement à cette batterie, pour la défiler de quelques feux de la place. On a perfectionné la communication de la droite, et l'on a voituré des munitions à toutes les batteries de la Raval. L'on a commencé une autre batterie nouvelle de l'autre côté de l'eau. Le feu des ennemis a été moins vif; cependant, nous avons eu douze hommes blessés et un de tué. Dans le nombre des blessés, il y a deux

officiers, l'un du Corps-Royal, et l'autre de Royal-Italien.

Du 5.

ON a achevé la batterie de dix pièces: elle a commencé à tirer ce matin à six heures, avec beaucoup de succès, et il a paru que le feu des ennemis s'est beaucoup ralenti. L'on n'a pas encore démasqué la nouvelle batterie de la gauche, pour mettre un peu d'intervalle entre le moment qu'elle tirera, et celui de la batterie de Philippet, que M. le maréchal a été visiter. Nous avons eu deux hommes tués et dix-sept blessés, dont deux officiers de Briqueville, qui l'ont été d'un boulet à ricochet, qui a blessé onze hommes.

Du 6.

ON a travaillé pendant la nuit à réparer les batteries, et à épaissir l'épaulement de celle de dix pièces qui a commencé à tirer hier. On a travaillé aussi à la communication de la droite qu'on a achevée, et l'on en a commencé une nouvelle à la gauche. M. le maréchal a été visiter les batteries de la Raval. Le feu des ennemis a été fort ralenti; une de leurs bombes mit hier le feu à quelques barils de poudre à la droite. Cet accident a blessé douze hommes, dont il n'y en a qu'un en danger. Nous avons eu depuis hier, trois hommes tués et vingt-trois blessés, compris

pris les douze qui l'ont été par l'accident des poudres.

Du 7.

On a travaillé pendant la nuit dernière, à abattre les maisons qui masquoient la batterie de cinq pièces à la gauche, que les ennemis ont ignoré ; elle a commencé à tirer à la pointe du jour, avec succès contre les deux ouvrages de Strudent et d'Arguil qu'elle bat en brèche. Les deux ouvrages sont au long de l'eau, et en amphitéâtre, l'un au-dessus de l'autre ; le feu des autres batteries s'est soutenu avec la même vivacité. Les ennemis ont peu tiré ; on porte de la terre, des gabions et saucissons à la nouvelle batterie de huit pièces qu'on construit dans la langue de terre de Philippet, de l'autre côté du port. Elle prendra à revers les ouvrages de la gauche de la place, par rapport à nous. M. le maréchal a été voir encore l'emplacement, ainsi que l'effet de la nouvelle batterie qui a commencé à tirer ce matin ; le feu de mousqueterie a été assez vif de part et d'autre. Nous avons eu depuis hier, un homme tué et dix-sept blessés.

Du 8.

Le feu de nos batteries n'a pas été discontinué ; celui des ennemis est beaucoup diminué : ils ont travaillé à dégorger des embrâsures, dans la redoute de la Reine, pour attaquer le flanc

droit de la nouvelle batterie de cinq pièces. Ils tirent encore quelques pièces basses à l'ouvrage de Strudent, du côté de la mer ; le feu de la mousqueterie a été assez vif durant quelque temps à la droite. L'on a beaucoup travaillé à la nouvelle batterie de l'autre côté du port, et l'on espère qu'elle sera en état de tirer après demain. Nous avons eu depuis la journée d'hier, deux hommes tués et quinze blessés, dont plusieurs légèrement. M. de Belou, capitaine au régiment de Talaru, est de ces derniers.

Du 9.

LES batteries ont été réparées, et l'on travaille à la communication de la gauche ; le feu de mousqueterie et des bombes des ennemis a été très-vif pendant la nuit ; nous avons eu vingt hommes de blessés, dont plusieurs le sont très-dangereusement, et six de tués. M. de St.-Alby, capitaine de grénadiers du régiment de Bretagne, est du nombre de ces derniers : il est généralement regreté. On a conduit du canon à la nouvelle batterie de l'autre côté du port, qui sera en état de tirer demain.

Du 10.

L'ON a réparé toutes les batteries, et sur-tout celle de la gauche, qui avoit été fort endommagée par les bombes des ennemis ; elle a été

mise en état de tirer. Celle de huit pièces, de l'autre côté du port, a commencé à tirer avec succès. Nous avons eu depuis hier, trois hommes tués et douze blessés, dont un officier de Royal, légèrement. Il est arrivé hier plusieurs bâtimens de toute espèce, venant de France, chargés de munitions de guerre et de bouche.

Du 11.

Le feu des ennemis a été assez vif pendant la nuit; on a rétabli nos batteries, et elles tirent toutes aujourd'hui. Les ennemis ne tirent plus que dix ou douze pièces sur tout le front de l'attaque. Nous avons eu depuis hier, deux hommes tués et seize blessés.

Le marquis de la Galissonnière, au comte de Polignac.

A bord du *Foudroyant*, le 7 juin 1756, devant Mahon.

Vous êtes bien honnête, mon cher Polignac, de prendre la défense de votre vieux et ancien ami, contre les jugemens de l'ignorance, appuyés peut-être par la malice. J'aime bien mieux que ma justification vienne d'amis comme vous, qui sont au fait de la besogne dont je suis chargé, que de m'amuser à faire un *factum* qui feroit

croire à ceux qui ne le liroient pas, (et c'est sûrement le plus grand nombre), que j'ai eu au moins quelque tort.

J'en aurois eu effectivement beaucoup, si pour courir après la petite gloriette, de prendre quatre ou cinq navires mal armés, j'avois abandonné à la merci de la mer et des ennemis, une partie de l'armée de terre, tous ses vivres, toute son artillerie et toutes ses munitions ; car, il auroit fallu que j'employasse toute l'escadre à bloquer Mahon, puisqu'il m'étoit défendu, avec beaucoup de raison, de la séparer ; mais quand j'aurois pu négliger cette défense, auroit-il été bien sage à moi de m'occuper de ce prétendu blocus? La réussite en étoit fort incertaine ; car, outre que le vent nous chasse souvent de notre croisière, on peut fort bien sortir le soir d'un port comme celui-ci, et se trouver le lendemain hors de la vue d'une escadre qui en garde l'entrée. De plus, qui a dit que si nous avions paru devant Mahon, les vaisseaux anglais en fussent sortis ; ne se seroient-ils pas plutôt brûlés, et leurs équipages n'auroient-ils pas augmenté la garnison, qui a bien montré qu'elle n'étoit que trop forte ? Enfin, il m'étoit d'autant moins permis de quitter mon convoi, que je n'avois nulle assurance des forces des Anglais dans la Méditerrannée. Devois-je dans cette circonstance

ôter à notre armée la moitié des secours dont elle avoit un besoin actuel et pressant, pour mettre à terre son artillerie dans un port qui n'en a pas le nom, qui ne pouvoit contenir qu'une petite partie des bâtimens, pendant que tous les autres pouvoient, par un coup de vent de trois heures, être jettés à une côte de fer, sans espoir de sauver ni hommes ni canons.

D'ailleurs, nous sommes arrivés à Ciutadella le 18; une partie des troupes a débarqué le même jour et le 19; ce n'a été que le même 19, que j'ai eu avis qu'il y avoit des vaisseaux de guerre dans Mahon. Ce premier avis portoit, qu'on les avoit désarmés pour renforcer la garnison, et c'est ainsi, (suivant les mêmes gazettes), que le courier de M. le maréchal de Richelieu l'a rapporté aux ministres. Pendant ce même temps-là, j'avois toutes les chaloupes de l'escadre, des officiers et des détachemens de chaque vaisseau, employés à mettre à terre la grosse artillerie qui étoit dans un danger évident. Enfin, le 21 ou le 22, j'appris que les vaisseaux anglais étoient sortis, et le débarquement de la grosse artillerie ayant été fini le 23, j'appareillai le lendemain matin pour Mahon.

Notez encore que le 19 et le 20, seuls jours où je pusse aller à eux, il n'y eut point de vent, et le peu qu'il y eut, fut si contraire à leur sor-

tie, pour laquelle il leur falloit le même vent qu'à moi, qu'ils furent obligés de se touer et de se faire remorquer par des chaloupes. MM. les Parisiens ne diront-ils point, que je devois aussi me touer ou me faire remorquer pendant dix à douze lieues, qu'il faut faire par mer, pour venir de Ciutadella à l'entrée de Mahon ? Mais je m'apperçois, mon cher mousse, que je prends le ton justificatif beaucoup plus qu'il ne me convient, et que j'aurois dû m'en rapporter à vous seul, qui me défendrez beaucoup mieux que je ne ferois moi-même. Je quitte donc ce discours ennuyeux, pour vous dire que le siège prend une très-bonne couleur. Il nous arrive tous les jours de l'artillerie et des munitions ; ce n'étoit pas sans besoin qu'on en avoit demandé ; car cette place s'est trouvée toute autre qu'on ne croyoit ; mais depuis trois jours, sur-tout, notre artillerie lui parle sur un ton qui se fera bientôt obéir ; cependant, on ne peut encore fixer de terme, car le fort et les gens qui le défendent, sont bien coriaces.

Pour nous, nous ne savons ce que sont devenus les Anglais, et nous les croyons à Gibraltar ; mais si nous ne les avions pas chassés d'ici, il ne seroit rien venu à notre armée, et elle étoit perdue sans ressource.

Adieu, mon cher Polignac, je vous embrasse de tout mon cœur.

M. du Vivier à M. du Verney.

Mahon, le 8 juin 1756.

MONSIEUR,

J'AI reçu depuis fort peu de jours, deux lettres que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire (1), la dernière du 21 mai. Les buletins que vous avez reçu depuis, n'ont pas dû entretenir long temps les espérances que vous me paroissiez avoir de la fin de notre siège; mais celui que j'ai l'honneur de vous adresser aujourd'hui (2), doit les ranimer. Depuis trois jours que nos batteries anciennes et nouvelles tirent, les ennemis ont l'air d'être dans la plus grande consternation; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'ils gardent le plus profond silence. La dernière batterie proposée par M. de Maillebois, dans l'istme de Philippet, se construit enfin, et sera en état de tirer après demain. Si les avis n'eussent pas été si fort partagés sur cette batterie, notre besogne en seroit un peu plus avancée, car elle doit achever la destruction du fort de la gauche; ce que vous verrez bien

(1) Ces deux lettres ne se sont pas retrouvées.

(2) On a supprimé ces buletins, imprimés dans la correspondance du maréchal de Richelieu.

mieux par le plan que je compte joindre à ma lettre. Je ne suis pas parvenu sans peine à l'obtenir ; car il n'en est encor parti d'ici que deux, l'un pour le roi, l'autre pour M. d'Argenson (1). Messieurs les ingénieurs ne se donnent pas la peine d'y travailler, et un aide-de-camp de M. de Maillebois, (c'est M. Baudouin, fils du directeur des fortifications d'Alsace), fait presque toute leur besogne. Quand vous aurez jetté les yeux sur ce plan, monsieur, vous verrez que nous n'avions ni bons mémoires sur cette place, ni bons plans, et que l'on ne nous fait peut-être pas l'honneur de croire, que notre siège soit de si grande importance. Si la batterie de Philippet a le succès que nous espérons, M. le Maréchal compte d'ici à quelques jours, faire attaquer le chemin couvert, et se loger dans les premiers ouvrages. Si cet acte de vigueur intimide les ennemis, notre opération sera bientôt terminée ; mais quelque chose qui arrive, nous ne comptons en être quittes qu'au premier juillet.

Je ne sais, monsieur, si la petite victoire de M. de la Galissonnière, a fait à Paris une grande sensation ; mais elle nous a fait ici un très-grand bien. Il a eu d'abord un avantage

(1) Ministre de la guerre.

réel, qu'il auroit rendu plus considérable s'il eût eu moins de modestie. Comme on n'est jamais content, l'on auroit désiré qu'il eût poursuivi les ennemis; mais l'on ne réfléchit pas qu'il perdoit de vue un objet capital, pour courir après des gens qu'il n'auroit certainement pas pu joindre, ayant toujours le vent contraire. Son objet étoit d'empêcher aucun secours de parvenir à la place, et elle n'en a certainement pas reçu. M. de la Galissonnière garde toujours sa croisère devant Mahon, et nous assure l'arrivée des munitions en tout genre, dont nous avions le plus grand besoin, et qui arrivent successivement en abondance. Il faut dire encore, que M. de la Galissonnière étoit hors d'état de poursuivre les Anglais, puisqu'il ne lui restoit qu'un mois de vivres, et qu'il a été obligé d'en demander à M. le maréchal, pour pouvoir tenir la mer. L'on étoit au moment de faire embarquer ces vivres, lorsqu'il a reçu avis qu'on lui en envoyoit de Toulon. Nous espérons, moyennant cela, que M. de la Galissonnière va protéger notre opération jusqu'à la fin, et qu'il pourra nous reporter en France, s'il n'arrive pas d'ici à un mois, des forces supérieures aux siennes, dans la Méditerrannée. Notre marine jouit ici d'une grande considération, et les nouvelles

que nous avons reçues hier, n'ont fait qu'y ajouter. Le bruit de la mort du roi d'Angleterre s'étoit répandu, mais il a été détruit presqu'en même temps. Nos lettres du 29 n'en disent rien.

L'on se plaint de ne pas recevoir assez de nos nouvelles, et ce n'est pas tout-à-fait sans raison ; mais l'on nous en punit rigoureusement, car l'on ne nous en donne guères non-plus. Nous avons été plus de quinze jours sans recevoir de lettres. Je n'ai pas besoin, monsieur, d'être excité pour vous faire part régulièrement de tout ce qui se passe ici : le désir de vous plaire m'en fait un devoir, et c'est un de ceux que je remplis avec le plus grand plaisir. Il vous parvient certainement des buletins de tous les côtés, car chacun ici fait le sien ; mais comme ils sont tous assez plats et fort peu intéressans, celui qui l'envoie le remplit presque toujours de son éloge, et a grand soin d'oublier tout le monde. C'est une très-petite mortification pour les gens qui ne sont occupés que du bien de la chose, et ils laissent volontiers leur panégyrique à faire à l'armée.

Je suis, etc.

P. S. Il m'est impossible de vous envoyer aujourd'hui le plan que je vous ai annoncé. Vous le recevrez par le prochain courier.

Du 10 juin au matin.

Notre poste a encore été retardé jusqu'à aujourd'hui : je n'ai pas pu avoir le plan ; mais j'espère vous l'adresser par le départ du courier qui nous est venu aujourd'hui, de M. le Garde-des-Sceaux (1), par la voie de Toulon.

M. du Vivier à M. du Verney.

Mahon, le 11 juin 1756.

MONSIEUR,

Je profite du courier de M. le maréchal, qui, dit-on, partira ce soir, pour vous envoyer le plan que j'ai eu l'honneur de vous annoncer (2). Il ne m'a pas été possible de l'avoir autrement qu'à l'huile, mais il vous suffira pour l'intelligence de nos attaques.

La batterie de Saint-André, qui est très-près, et par conséquent très-dangereuse pour les ennemis, auroit été abandonnée aujourd'hui, si M. de Maillebois n'eût pas fait l'impossible

---

(1) M. de Machaut.

(2) On a supprimé ce plan, qui a été gravé plusieurs fois, et qui est devenu inutile par la démolition du fort de Saint-Philippe, que les Anglais ont cedé à l'Espagne, ainsi que l'île de Minorque, par le traité de 1783.

pendant la nuit dernière pour la faire réparer. Il étoit de tranchée, et il n'en est descendu qu'après avoir vu tirer les cinq pièces de cette batterie, qui, à force de bras, a été rétablie entièrement à la pointe du jour. Les ennemis y avoient dirigé tout leur feu, hier et avant-hier, et elle étoit presque rasée. La batterie de Philippet vient bien heureusement à son secours : elle tire avec succès depuis hier.

M. de Maillebois pense, que ceci pourra bien nous conduire encore aux premiers jours de juillet. On trouvera sans-doute ce siège bien long, après la rapidité de son premier succès ; mais on tient fort peu de compte à Paris, des obstacles que l'on trouve dans la guerre de Minorque.

J'ai fais part à M. de Maillebois, de la dernière lettre dont vous m'honnorez, monsieur, du 26 (1) ; il est bien sensible à tout ce que vous pensez d'obligeant sur son compte, et il m'a chargé de vous faire mille remerciemens et complimens ; il descend la tranchée et a besoin de dormir, sans quoi il vous auroit écrit : il se reproche bien de n'entretenir sa correspondance avec vous que par un tiers.....

J'ai l'honneur d'être, etc.

---

(1) Cette lettre est perdue.

Mahon, le 15 juin 1756.

Je voudrois pouvoir vous mander des nouvelles intéressantes ; mais la situation de la place, sa force et son artillerie rendent notre opération fort lente et très-difficile. Nous sommes cependant venus à bout de mettre quarante pièces de canon et dix-sept mortiers en batterie ; mais ils ne subsistent déjà plus, plusieurs pièces de canon sont hors d'état de tirer, et une de nos batteries hors d'état de tirer un coup. On doit, cette nuit, la rétablir, et travailler à en construire deux autres ; peut-être qu'à la fin nous gagnerons la supériorité, ce à quoi nous n'avons encore pu parvenir. On avoit projetté d'ouvrir la sappe dans cette semaine ; mais la chose n'est pas praticable, tant qu'on n'aura pas ruiné davantage les défenses de la place. Nous y avons travaillé de façon à y avoir commencé des brèches ; mais malgré cela, nous ne sommes point à même de déboucher du village. Les mineurs ne peuvent plus cheminer ; ils ont percé à peu-près quinze toises, après quoi sont restés courts, faute d'être soutenus et de pouvoir percer un rocher très-dur ; pour accélérer les choses, on projette à présent de donner un assaut au fort Strudent, et si le succès nous favorise, on poussera au fort la Reine. Cette attaque se

fera par le moyen d'échelles où huit personnes peuvent monter de front ; au haut de l'échelle est une espèce de pont-levis, qui, tandis qu'on monte, sert à couvrir les soldats, et quand on est en haut, se baisse et aide à gagner le rempart. Ce projet doit avoir lieu jeudi 17 : mais je ne crois pas qu'il soit possible de l'éxécuter avant le 20, au plutôt. Cette opération peut intimider les ennemis ; mais si malheureusement nous sommes repoussés, je ne sais si nous ne serons pas plus éloignés que nous ne somines.

Sitôt qu'il y aura eu quelque chose, je vous le manderai : la chose en méritera la peine. Je crois même que cela décidera de la prise de la place. Il peut se faire, qu'après avoir chassé l'ennemi de là, on nous en chasse à notre tour, en nous faisant sauter. Il faut dès lors nous rendre maîtres du saucisson de la mine, en même temps que de l'ouvrage ; et cela fait, l'abandonner et le faire sauter, pour pouvoir, à la faveur de ses ruines, aller par la sappe, au fort la Reine, et au corps de la place qui domine le tout.

Je vous parle de ceci comme si vous le connoissiez bien : sur mes dernières lettres à mon frère, vous avez pu en prendre une idée ; cependant je n'en ai pas fait un détail complet:

je me suis contenté de vous faire connoître les ouvrages principaux, et ai supprimé le nom de tous les autres, qui cependant en ont de bien particuliers; mais je crois qu'aprésent les plans de cette place sont connus à Paris; ils ne sont peut-être pas bien exacts, vû qu'ils ne le sont pas encore ici. Mais n'importe, on voit toujours à-peu-près ce que c'est. Si par hazard vous n'en avez point, mandez le moi, je tâcherai de vous l'envoyer. Si même vous voulez, je vous enverrai le buletin de chaque jour. Jusqu'à présent, nous avons aux environs de six cents hommes tués ou blessés, compris deux des piquets qu'on envoyoit à M. de la Galissonnière, qu'un officier de marine qui les conduisoit, a abandonné; moyennant quoi ils ont été se rendre à l'escadre anglaise, au lieu de la française; l'un est de Médoc, et l'autre de Royal-Comtois.

L'escadre de M. de la Galissonnière, va être renforcée de cinq vaisseaux qui sont prêts à sortir du port de Toulon. On y en construit deux de cent dix pièces de canon. On envoie aussi un constructeur à Gènes, pour y en construire quatre de soixante-quatrorze pièces. J'ai envoyé à mon frère, le détail de l'affaire entre les deux flottes, tel qu'il a été envoyé par un officier de marine: cet avantage est

cependant très-médiocre, et tous deux ont à-peu-près perdu également. L'amiral a regagné Gibraltar où il vouloit retourner, après avoir vu dans quel état étoit la place, où il va, dit-on, chercher un renfort de sept vaisseaux avec lesquels il doit venir bientôt nous revoir.

Je ne sais rien de plus, et j'attends.

Mahon, le 20 juin 1756.

VOUS voyez que j'ai suivi vos intentions, puisque j'ai envoyé à S. A. S., un mémoire qui l'aura mis au fait de notre siège. Je compte lui envoyer jeudi prochain la continuation, et j'aurois bien désiré de l'accompagner d'un bout de plan; mais je n'ai pas le temps de dessiner, et le peu d'ingénieurs qui sont ici, sont trop occupés pour espérer d'en avoir un de leur part; cependant, je puis vous dire que le plan gravé de le Rouge, est le moins mauvais, et que j'ai formé mon raisonnement d'attaque sur les cottes de ce plan, afin que S. A. S. puisse comprendre mon mémoire. J'ai trouvé à mon arrivée ici, toutes les têtes tournées dans le génie et l'artillerie; je n'ai été occupé qu'à éteindre cette dissention, et j'ai cru qu'il étoit du bien du service, de me réunir au chef qui étoit chargé de cette besogne. Je l'ai bien servi et aidé de

tout

tout mon pouvoir ; mais le mal étoit fait, et ce qu'on replâtre ne vaut jamais grand-chose, lorsque le général a commencé à diminuer la considération que les subalternes doivent à leurs supérieurs ; d'ailleurs, j'ai trouvé dans M. de Guyol, le talent nécessaire pour conduire cette besogne à bien. Si elle ne l'est pas au point où elle devroit l'être, ce n'est sûrement pas sa faute ; mais ici tout le monde se mêle du siège, des batteries et des conseils ; les aides-de-camp, qui n'en ont jamais vu, croient en savoir plus que les artilleurs : de-là naissent des dégoûts et un intervertissement dans l'ordre du service. Cette place est une des plus fortes qu'il y ait en Europe : point de terre dans ses environs pour faire des approches. Ils ont trois cent pièces de canon, et quarante mortiers. L'on est arrivé ici avec trente-huit pièces et vingt mortiers ; l'on nous a augmenté de quelque peu cet attirail, et enfin, avec ce que nous avons et ce qu'il nous vient encore, nous forcerons la place, que l'on a attaqué par le côté le plus fort, sans que ceux qui devoient en décider, en aient été les maîtres. L'on a employé nos munitions en les faisant tirer à mesure qu'une batterie étoit prête, sans attendre pour faire un ensemble, et malgré cela ceci ira, et nous aurons dans huit ou dix jours, une brèche au donjon, qui est l'enceinte intérieure.

Si une fois nous sommes logés dans la Lunette de la Reine, et dans un ouvrage qui est au bord de la mer, et qui n'est pas marqué sur le plan gravé, je crois que la place capitulera ; sinon, nous serons assez menaçans pour les forcer après quelques jours d'attaque. De sorte que ceci, peut-être, pourra finir dans quinze jours, et peut-être durera encore plus d'un mois, parce que cela dépendra de la garnison qui se défend bien. Ils n'ont que soixante-cinq pièces sur leurs affûts, et tous leurs mortiers ; il n'y a sur le front de notre attaque, que vingt-quatre canons de l'assiégé qui tirent encore, et le feu sera fort diminué d'ici à quelques jours. Je compte qu'ils nous ont tiré plus de quarante mille coups de canon, et trente mille bombes. Nous ne leur en avons pas riposté autant, à beaucoup près, et nous avons bien incommodé la place. Tout ce fracas nous a tué ou blessé près de quatre cents hommes, parmi lesquels il y a cent canonniers de Royal-Artillerie. Je vous assure que depuis que je suis arrivé, le ton a bien changé, et que les imbéciles qui pensoient que nous aurions la place dans huit jours, sont devenus un peu plus modestes ; c'étoit à un point que l'on avoit fait publiquement les apprêts pour le retour des troupes et des généraux en France ; et cela

étoit si ridiculement fondé, que l'on ne sentoit même pas que nous attaquions le bœuf par les cornes. Une batterie de six pièces sur une hauteur, avec cinq mortiers, avoient donné cette espérance : elle tiroit deux jours avant mon arrivée, et étoit à cinq cents soixante-dix-huit toises de la place. Quand je l'eus vue, et que l'on m'en eut demandé mon avis, je fus forcé, malgré moi, de sourire et de hausser les épaules : on me crut un grand imbécile ; mais depuis que l'on a vu qu'elle ne pouvoit pas faire prendre la place, l'on a eu plus de confiance dans les choses que j'ai dites ; mais comme je ne saurois me résoudre à flatter personne sur les choses qu'elles désirent, et que j'ai parlé clairement sur tout ceci, le service que j'ai rendu a été de diriger plus sagement nos autres batteries, et à faire tenir bon ceux qui doivent suivre les règles : voilà mon mérite, qui est bien mince, et qui a excité des jaloux ; mais comme j'ai l'air de ne me mêler de rien, petit à petit celà s'évanouira. Je sais ce que M. de Maillebois pense sur mon compte, et j'ose dire, sur la sagesse de ma conduite ; je sais que Guyol s'en loue au ministre, auquel il chante mes louanges, lui mandant qu'il me consulte en tout. Du reste, je ne fais point l'affairé, ni l'homme qui a envie d'entrer dans le cabinet du général, à la tête

duquel je ne me suis point jetté, parce que, franchement, ce n'est pas-là l'homme qu'il me faut : il est trop vif, et n'écoute pas assez les discussions et les faits. Ce n'est pas que j'aie à m'en plaindre ; mais je l'ai vu hors de mesure pour des riens, et les généraux avec qui j'ai servi, entendoient raison quand on la leur présentoit.

Nous aurons jeudi prochain, quarante-sept pièces de canon en batterie, et dix-huit mortiers.

Nouvelles de Toulon, du 20 juin 1756.

Les frégates du roi, *la Topaze* et *la Nymphe*, de l'escadre de M. de la Galissonnière, sont arrivées avant-hier en ce port, où elles vont être désarmées, pour distribuer l'équipage sur les vaisseaux l'*Hector* et l'*Achille*, qui seront sous peu de jours en état de faire voile, pour se rendre aux ordres de ce commandant. Nous travaillons avec la même vivacité à l'armement de trois autres vaisseaux.

Toutes les lettres de l'escadre qui nous sont parvenues, soit par ces frégates, soit par d'autres bâtimens qui sont arrivés en même temps qu'elles en ce port, s'accordent assez sur la vivacité du feu des assiégeans, et de la grande diminution de celui des assiégés, et sur la réduction de leur subsistance ; ce qui fait espérer

aux premiers, de voir bientôt la fin de cette besogne.

On doit embarquer aujourd'hui six cents quatre-vingt hommes, avec leurs officiers, qu'on a tirés hier au matin des nouvelles compagnies qui sont ici, des régimens qui servent dans l'armée de Richelieu, et que M. le maréchal a demandés, ainsi que de nouvelles munitions de guerre.

Nous avons lancé hier à l'eau, le vaisseau l'*Océan*, de quatre-vingt canons.

Mahon, le 21 juin 1756.

Le siège va son train; on compte que demain M. de Voisin démasquera la batterie, qui est composée de douze pièces de vingt-quatre, et qui sera poussée jusqu'à seize. Cette batterie n'est qu'à six toises du glacis: on espère qu'elle fera un effet qui décidera dans peu du sort des assiégés, et mettra le fort la Reine dans l'état à pouvoir être emporté par un coup de main.

Nos autres batteries font toujours un feu fort vif. Les ennemis jettent toutes les nuits une quantité de bombes, qui partent comme des gerbes de fusée; nous leur ripostons dans le même goût.

Nous ne savons rien de l'état des Anglais dans le fort, ni des pertes qu'ils ont essuyés.

Il est surprenant qu'il ne sorte pas un déserteur ; on prétend que pour l'éviter, ce ne sont que les Grecs et les Juifs qui font la garde des ouvrages extérieurs.

Nos vaisseaux sont toujours en vue du fort ; je compte qu'ils sont assez las d'une croisière aussi longue : on leur envoie tous les rafraîchissemens qu'on peut avoir ; mais le pays est de peu de ressource.

Mahon, le 26 juin 1756.

Il est arrivé ici beaucoup d'artillerie, et ce secours, joint aux changemens que M. Bonniface a fait à quelques batteries, faisoit espérer que le fort Saint-Philippe seroit à nous dans ce mois. L'on comptoit donner l'assaut au premier jour au fort la Reine, et à une autre lunette, et s'y établir sans crainte ; l'on avoit augmenté à cet effet l'hôpital ambulant qui est au dépôt : trente aides-chirurgiens, et tous les chirurgiens-majors des régimens y alloient coucher régulièrement tous les soirs.

L'on a arrêté à Mahon, et enfermé tous les négocians, artisans et autres Anglais qui y étoient, de même que tous les Grecs, Juifs, et plusieurs Minorquins soupçonnés d'avoir une intelligence secrète avec le commandant du fort. On a même surpris à un négociant Anglais deux lettres de Londres, à l'adresse de ce commandant.

Au camp de Mahon, le 26 juin 1756.

Les nouveaux secours d'artillerie et de munitions, arrivés de France, ont mis M. le maréchal en état d'augmenter son feu sur le poligône attaqué, de manière à espérer de ruiner absolument les défenses, et de nous mettre en état de cheminer sur les capitales.

La batterie de la gauche, construite par M. le baron de St.-Michel, et qui ne consistoit qu'en trois pièces de vingt-quatre, dirigées sur Amstruther, qui est le véritable nom de l'ouvrage, que nos mémoires appellent presque tous Strudent, avoit été contrainte de se taire, par le feu supérieur qui sortoit de huit embrâsures de la demi-lune, du côté de la mer.

On a renforcé cette batterie de quatre autres pièces, séparées des trois premières par une grosse tour, et la totalité tire sur cette demi-lune, qui, regardant la mer, ne se trouve pas sur notre front d'attaque.

La nouvelle batterie de douze pièces bat avec assez de succès, une face de la Reine, et une de King. Amstruther est toujours battu par celle de Saint-André, et les anciennes batteries continuent à foudroyer les ouvrages extérieurs, et à protéger le feu des nouvelles.

Les assiégés ne tirent plus que de douze

pièces, dont deux sont dans le fort de Marlborough ; mais ils nous envoient une quantité incroyable de bombes.

M. le comte de Maillebois fit déboucher la nuit du 24 au 25, des pelotons de grénadiers et de volontaires, sur l'angle saillant des chemins couverts de Amstruther, de la Reine et de King, pour savoir si les ennemis les occupoient en force : on trouva les deux derniers bien garnis ; ils ne se tiennent pas dans l'autre, mais ils y filent au premier bruit.

On espère que trois ou quatre jours de la continuité et de la totalité de notre feu, nous mettront en état d'établir et de soutenir nos débouchés, au moyen desquels nous porterons le mineur sur les angles saillans de Amstruther, et de la Reine.

On compte que les détails de ces diverses opérations, nous laisseront le temps de foudroyer le donjon et de le mettre en brèche ; de sorte que, maîtres de la première enveloppe, et le donjon ouvert, il ne restera en entier que la seconde enveloppe, que nous ne pouvons entamer qu'en établissant nos batteries sur les ouvrages de la première.

Il y a grande apparence que ces diverses opérations nous meneront, au moins vers le 15 ou le 20 du mois de juillet.

Extrait d'une lettre de M. le maréchal de Richelieu, du 27 juin 1756.

Je méditois depuis long-temps quelque coup de main, qui pût hâter la fin du siège, et je déterminai enfin le dimanche 27, pour mon attaque générale.

Je consultai tous les officiers-généraux la veille, et ils conçurent dans l'instant toute l'étendue et l'avantage de l'objet.

J'avois précédemment chargé M. le comte de Maillebois, du détail de la disposition dont il s'est parfaitement acquitté. Chaque officier a également rempli avec courage et intelligence, la besogne qui lui a été confiée.

M. le marquis de Laval, maréchal de camp de tranchée, fut chargé de l'attaque de la gauche, dirigée sur les fors de Strudent et d'Arguil, sur la redoute de la Reine et sur celle King. Il avoit à ses ordes seize compagnies de grénadiers, et quatre bataillons pour soutenir ses attaques. Il avoit sous lui M. le marquis de Briqueville, colonel, dont le régiment étoit chef de tranchée. Royal-Comptois étoit le second régiment.

M. le marquis de Monti fut destiné à attaquer Strudent et Arguil. M. de Briqueville devoit se porter sur King et le chemin couvert, entre cet ouvrage et celui de la Reine.

M. de Sades, lieutenant-colonel de Briqueville, devoit attaquer la redoute de la Reine, à la tête de quatre compagnies de grénadiers de Hainault, Soissonnois et Cambis.

Il y avoit à la suite de ces trois attaques, deux ingénieurs et cent cinquante travailleurs, un officier du Corps-Royal et dix canonniers, un détachement de cinquante volontaires, portant dix échelles et une brigade de mineurs.

L'attaque du centre étoit dirigée sur la redoute de l'Ouest et la lunette Caroline, commandée par M. le prince de Beauvau. Il avoit à ses ordres deux brigades, avec lesquelles il devoit aussi soutenir la tranchée, en cas de besoin.

La première attaque de la droite, commandée par M. le comte de Lannion, étoit dirigée sur le fort Marlboroug. Il avoit à ses ordres la brigade de Royal et le régiment de Bretagne, M. de Roquépine et le chevalier de Lemps, qui, à la tête de quatre cents volontaires, et de cent grenadiers, devoient débarquer dans la cale de Saint-Etienne, pour de là, marcher au fort Saint-Charles.

La seconde attaque de la droite, aux ordres de M. le marquis de Monteynard, commandant les brigades de Royale-Marine et de Talaru, avoit pour objet, de s'emparer de la lunette

du Sud - Ouest, de communiquer avec l'attaque du fort Saint-Charles, et de couper la communication du fort Marlboroug avec le fort Saint-Philippe.

En même-temps que toutes ces attaques se feroient, M. de Beaumanoir, lieutenant-colonel, commandant à la tour des signaux, devoit, avec son détachement, partir dans des chaloupes, de la cale qui est entre le fort Philippet et la tour des signaux, pour venir favoriser l'attaque de M. Monti, et tâcher de se glisser dans le chemin couvert, entre la demi-lune et le fort d'Arguil.

M. de Tortarival, capitaine de Hainault, devoit, avec cent hommes de ce détachement, débarquer au pied de la grande batterie des ennemis, du côté de l'entrée du port.

A dix heures du soir, toutes nos batteries ayant cessé, le signal de l'attaque fut donné par un coup de canon, et par quatre bombes tirées de la tour des signaux.

M. de Monti déboucha par Strudent et Arguil, et successivement MM. de Briqueville et de Sade, se portèrent sur leurs points d'attaque de King et de la Reine.

Nos troupes marchèrent avec la plus grande valeur, et après un feu très-vif, très-long et très-meurtrier, elles parvinrent à s'emparer

d'assaut de Strudent, et par escalade d'Arguil et du fort la Reine.

On travailla sur-le-champ aux logemens de cette partie, qui étoit la principale attaque, pendant que les autres faisoient leur diversion.

M. le prince de Bauveau, ayant fait marcher en même temps sur la redoute Caroline et sur celle de l'Ouest, il s'empara du chemin couvert, et y fit enclouer douze pièces de canon.

Le logement étant impraticable, parce que la redoute de King n'étoit pas prise, il se contenta de faire couper les palissades, de briser les affûts, et de soutenir quelques temps cette attaque, qui favorisoit la principale qui fut faite avec la plus grande intelligence et la plus grande valeur.

Les attaques de MM. de Lannion et de Monteynard, dépendant du succès du fort Saint-Charles, ils attendoient le signal que devoit faire M. de Roquépine; mais les ennemis s'étant apperçu de beaucoup de mouvemens dans cette partie, se tinrent sur leurs gardes, et ne permirent pas de faire le débarquement projetté. Pendant ce temps là, M. de Lannion fit inquiéter le fort Marlboroug.

La diversion de tous ces feux, et la combinaison de toutes ces attaques, donnèrent à

celle de la gauche, le temps d'assurer son succès, de façon qu'à la pointe du jour, nous établîmes quatre cent hommes dans le fort de la Reine, et deux cent dans Strudent et Arguil.

J'étois placé au centre des attaques de la gauche, ayant avec moi M. le comte de Maillebois, M. le marquis du Ménil, et M. le prince de Wirtemberg, pour donner les ordres nécessaires au soutien et au succès des attaques.

A cinq heures du matin, on est convenu d'une suspension d'armes, pour retirer les morts et les blessés.

On a pris beaucoup de mortiers et de pièces de canon, dans les forts de Strudent, d'Arguil, et de la Reine. On a fait dans ce dernier, quinze prisonniers, du nombre desquels le second commandant qui faisoit le détail de la défense, et qui avoit le principal crédit dans la garnison.

Le 28, à deux heures après midi, il est venu trois députés de la place, qui ont demandé vingt-quatre heures pour dresser les articles de la capitulation : je leur ai accordé jusqu'à huit heures du soir. Il en est revenu un à l'heure marquée, qui m'a apporté un projet d'articles, sur lequel j'ai dressé un contre-projet, dont j'ai chargé le chevalier de Redemond, qui a trouvé les ennemis si étonnés

des prodiges de notre infanterie, et de la vivacité d'une si grande attaque, qu'ils se sont soumis au détail des conditions que j'ai exigées, et qui n'ont point été rudes.

J'enverrai incessamment la capitulation; mais il y a encore quelques minucies à régler, qui n'empêchent pas que nos grénadiers ne soient maîtres de la porte de la place, ainsi que du fort Marlboroug, et de celui de Saint-Charles.

M. de Lannion à eu une légère contusion à l'épaule, et M. de Saint-Tropez, aide-de-camp de M. le comte de Maillebois, a été légèrement blessé au visage. M. de Guelton, lieutenant de vaisseau, qui commandoit les chaloupes du fort Saint-Charles, a été tué.

Le nombre des tués ou blessés, est d'environ vingt-cinq officiers et quatre cent soldats.

L'officier anglais que je fis prisonnier avant-hier, m'a prié de faire passer à Londres deux lettres, et que je lui ai permis avec bien de la condescendence de cacheter.

Extrait d'une lettre de Mahon.

Je vous rends compte de l'action la plus brillante que l'on puisse citer. Les difficultés que l'on trouvoit à déboucher du village de la

Raval, ont forcé à prendre le parti d'attaquer les forts et ouvrages extérieurs, l'épée à la main. Voici l'ordre de cette attaque, faite par M. le comte de Maillebois, qui s'y est opposé d'abord, par la crainte de trop risquer, et qui ensuite en a fait le détail.

M. de Laval étoit chargé d'attaquer Strudent et Arguil, la Reine et le Queen. M. le prince de Bauveau commandoit l'attaque de la lunette de l'Est, et celle de l'Ouest. La Caroline devoit être attaquée par M. de Monteynard, le Marlboroug, par M. de Lannion, et le Saint-Charles, par mer, par M. de Roquépine. Chaque attaque se faisoit par des compagnies de grénadiers, soutenues des piquets et d'une brigade par officier-général. On a prévenu l'attaque par un feu très-vif de notre artillerie, qui a duré jusqu'à dix heures du soir du 27. Alors, le signal fût donné, et chaque compagnie de grénadiers marcha à son objet, sans tirer; ils furent reçu de tous côtés, avec un feu d'artillerie et mousqueterie très-grand: ils firent leur décharge sur la crête du chemin couvert, et sautèrent tout de suite dans le chemin couvert. Je vais suivre chaque attaque, afin d'y mettre l'ordre possible.

Comme l'objet principal étoit de tâcher de s'emparer des forts de la gauche, on y avoit

fait porter des échelles, que les travailleurs portèrent jusqu'aux grénadiers qui les placèrent pour descendre les fossés de Strudent, Arguil et la Reine. A peine descendus, ils les replacèrent contre les remparts pour les escalader : la plus part se trouvèrent trop courtes; mais l'industrie y suppléa. L'ennemi effrayé, ne songea qu'à faire jouer les mines de Strudent et de la Reine, où trois compagnies de grénadiers ont été écrasées ; cependant la tête avoit percé, et étoit maîtresse des forts, où on se pressa de les soutenir et de les loger. Pendant ce temps, M. de Briqueville, chargé d'attaquer le fort de Qeen, se méprit, et vint attaquer le fort la Reine où nous nous logions. Après beaucoup de fusillades, on se reconnut ; mais il n'a pas repris son premier objet, dont il se seroit si aisément emparé. Dans le fort la Reine, on a fait dix prisonniers, dont un lieutenant-colonel, qui, après Blackeney, sembloit avoir le plus d'autorité sur les troupes; on y a pris aussi beaucoup de canons.

M. de Beauvau n'a fait attaquer que le chemin couvert, où on s'est maintenu malgré le feu des ouvrages, suffisamment fort pour rompre totalement la palissade. On a encloué douze pièces de canon, et fait là un seul prisonnier Grec.

M.

MM. de Monteynard et de Lannion n'ont point chargé. Leur action ne devoit commencer qu'après celle de M. de Roquépine : celui-ci étoit dans des chaloupes avec sa troupe ; et a trouvé des difficultés insurmontables à l'attaque de St.-Charles ; il n'a jamais pu aborder, et n'a pas laissé que de perdre beaucoup de monde par le canon chargé à cartouche ; entr'autres un lieutenant de vaisseau, très-estimé et très-regreté, qui conduisoit cette flotte de chaloupes. Cette action a duré jusqu'au jour, où les troupes de la droite se sont repliées sur leur brigade. A la gauche, l'ennemi a fait une attaque du fort la Reine, qui n'a pas réussi. On fusilloit encore, lorsque M. le maréchal fit rappeller pour redemander les morts et les blessés. On accorda avec peine une suspension, qui devoit durer jusqu'à sept heures ; pendant ce temps, on ne laissa pas de travailler à former une communication jusqu'au fort Strudent, et à perfectionner notre établissement à la Reine. Nous parlions alors avec les Anglais, comme si la paix eût été signée ; on leur laissoit admirer la prodigieuse valeur de nos troupes. Je profitai de cette occasion pour parcourir nos conquêtes, et pour m'étendre au-delà. Je tins beaucoup de propos propres à faire connoître aux Anglais, avec qui j'étois, que nous ne les laisserions pas long-

temps en paix dans leur donjon. Je poussai le propos jusqu'à la fanfaronnade, parce que je m'apperçus que cela faisoit impression. Le même officier Anglais, qui étoit un homme de marque, rencontra ensuite M. de Monteynard, qui lui tint le même langage, quoique moins cavalièrement. Il prit congé, et se retira après avoir prévenu, qu'un coup de canon tiré à poudre, serviroit de signal pour marquer la fin de la trève; mais le susdit coup de canon n'arrivoit pas. Enfin, à midi, on vit paroître des députés du fort, qui venoient demander vingt-quatre heures pour dresser les articles de la capitulation. On y a consenti avec joie; mais à condition que nous continuerions nos travaux. Le 29 matin, les articles de la capitulation ont été apportés, signés; et ce soir nos troupes ont pris poste à une des portes du fort Marlboroug. Par les articles de la capitulation, on leur accorde les honneurs de la guerre, six canons, sept mortiers, et des vaisseaux pour passer à Gibraltar.

La perte de cette journée se monte à près de six cents hommes tués ou blessés, dont quarante-cinq officiers.

L'étoile du maréchal est bien heureuse; sans la prise du lieutenant-colonel Anglais, rien ne seroit fait; il est furieux de la capitulation,

et vient d'en donner des preuves à l'otage qui est chez M. le maréchal.

M. du Vivier à M. du Verney.

Mahon, le 29 juin 1756.

Je n'ai que le temps, monsieur, de vous informer de la prise du fort de Saint-Philippe. La relation ci-jointe (1) avec le secours du plan que vous avez, vous fera connoître toute la beauté et l'étendue de notre opération. Ce qu'il faut vous y ajouter, c'est que, de mémoire d'homme, on n'a entendu parler d'une action aussi valeureuse et si glorieuse pour notre nation. Les grénadiers ont fait des prodiges, et ont grimpé comme des écureuils, exactement. M. de Fronsac porte cette nouvelle; il partira cette nuit, si la capitulation est signée; et dans l'incertitude d'avoir le temps de vous écrire au moment de son départ, je préviens la signature de la capitulation, pour vous informer du succès de notre attaque. Les dispositions ont été faites par un homme que vous aimez, et que j'adore (2). Il auroit trouvé très-

---

(1) On a supprimé cette relation, imprimée dans la correspondance du maréchal de Richelieu, tome II, page 139.

(2) M. de Maillebois.

bon que je vous en eusse envoyé le mémoire ; si l'on avoit eu le temps de le copier ; mais je satisferai votre curiosité à Paris, si vous en avez à ce sujet.

Vous connoissez, monsieur, etc.

M. du Verney à M. du Vivier.

Plaisance, le 13 juin 1756.

Vous avez porté, monsieur, l'exactitude jusqu'au bout ; et de tous les remercîmens que je vous ai fait, vous jugez bien qu'il n'en est pas de mieux mérité de votre part, ni de plus juste de la mienne, que celui que je vous dois pour votre grande nouvelle du 29. M. le maréchal n'a pas laissé ignorer, que les dispositions de l'attaque ont été faites par M. le comte de Maillebois ; j'ai l'honneur de lui en faire mon compliment par cet ordinaire. J'espère, au surplus, que nous ne tarderons pas à vous revoir ; car, sans doute, on profitera de la liberté de la mer, pour ramener en France tout ce qu'il y a d'inutile et de superflu dans l'île de Minorque.

Le comte de Maillebois à M. du Verney.

Mahon, le 4 juillet 1756.

J'AI reçu avec grand plaisir, monsieur, les marques que vous me donnez de votre souvenir, par la lettre que vous m'avez fait l'honneur de m'écrire le 2 de juin (1). Elle ne m'est parvenue que depuis quelques jours, malgré l'ordre que l'on s'est efforcé, à la fin, de mettre dans nos couriers. Du Mesnil (2) m'a fait part de celle que vous lui avez écrite à-peu-près en même temps, où vous lui parlez de tracasseries et de divisions entre nous. Il peut y avoir eu à l'occasion du siège et des opérations qui y étoient relatives, quelques différences dans les avis; mais nous nous sommes tous rapprochés pour le bien de la chose, et je vous proteste qu'il n'y a pas eu la moindre tracasserie avec notre général; il peut lui être échappé un peu d'impatience à l'égard de quelques parties du service, et comme il y a dans les armées, presque toujours autant de gens qui n'écrivent pas mieux qu'ils ne voyent, on aura fabriqué des lettres, et il se sera repandu à Paris un bruit

(1) Cette lettre est perdue.

(2) Le marquis du Ménil, lieutenant-général des armées, dont il est question dans la lettre du 19 avril.

auquel nous n'avons certainement pas donné lieu. Quant à moi, monsieur, je n'ai été occupé que de notre grande affaire, d'y mettre tout ce je que savois, et d'aider M. le maréchal, avec la bonne foi dont je suis capable, par rapport à lui, et le zèle qui m'anime pour le service. Vous devez me connoître assez pour croire, que j'aurois sacrifié toute tracasserie à des motifs aussi sacrés pour moi. Je ne puis qu'être enchanté de la confiance et des bontés de M. le maréchal: j'y ai répondu comme il le pouvoit désirer, et si j'ai pu contribuer à sa gloire, je suis sûr qu'il me la fera partager. Nous sommes venus à bout d'une besogne très-difficile; on l'a trouvé longue; mais nous y avons mis fin par une action digne d'admiration, et qui doit faire bien de l'honneur à nos troupes. Je vous ai fait dresser un détail (1) qui, peut-être ne nous peindra pas l'action aussi courageuse qu'elle l'a été; mais nous avons établi les faits sans vouloir nous vanter.

M. d'Egmont doit partir ce soir pour aller porter la capitulation. Il a été arrêté jusqu'à aujourd'hui, parce que M. le maréchal vouloit en même temps mander quelque chose de positif sur l'embarquement de la garnison anglaise,

(1) La relation dont il est parlé dans la lettre du 19 juin.

qui met à cette opération beaucoup trop de temps. Notre rembarquement se fait aussi successivement, et nous faisons filer nos vaisseaux de transport à mesure qu'ils sont prêts; moyennant cela, nous n'aurons pas dans notre retour tout l'embarras d'un convoi. J'espère que dans huit jours nous serons tous à Toulon. Je ne sais pas le temps que j'y resterai; mais j'ai, à tous égards, grand besoin de profiter du congé que j'ai demandé. J'ai aussi grande impatience de vous revoir, monsieur, et de vous renouveller moi-même les assurances de tout l'attachement avec lequel j'ai l'honneur d'être, etc.

P. S. Je vous envoie une copie de notre capitulation (1); c'est l'ouvrage de Redmont (2).

M. du Verney au comte de Maillebois.

Plaisance, le 13 juillet 1756.

MONSIEUR,

PERSONNE n'ignore ici, que vous avez été chargé des dispositions de l'action vigoureuse

---

(1) Cette capitulation étant imprimée dans la correspondance du maréchal de Richelieu, T. II, p. 148, on l'a supprimée ici.

(2) Le chevalier de Redemont, mort lieutenant-général, et commandeur de l'ordre de S.-Louis.

qui nous a valu le fort de Saint-Philippe ; dans un moment où il étoit temps que nous en devinssions les maîtres. Je vous en fais mon compliment du meilleur de mon cœur. Personne, au surplus, ne désire plus que moi que vous trouviez ici à votre retour, tout ce que vous avez lieu d'attendre des services importans que vous avez rendus dans une occasion aussi décisive.

J'ai l'honneur d'être, etc.

Nouvelles de Toulon, du 4 juillet 1756.

Le vaisseau l'*Hector* n'a pu partir de cette rade qu'hier matin à six heures, où il avoit été retenu la veille par un coup de vent de nord forcé, qui n'a pas été heureusement de durée.

Les deux galères du roi, se sont rendues ici pour y prendre deux mois de vivres, avec ordre de se rendre ensuite à Antibes.

Nous armons en toute diligence les *Chebecs*, le *Requin* et le *Rusé*, sous le commandement de MM. de Mairargues, et de Flotte-Seillans, lieutenants de vaisseau, lesquels se joindront aux galères.

Nous allons travailler en même temps à l'armement des frégates la *Topase* et la *Nymphe*, sous le commandement de M. Beaussier de la

Chaulane, capitaine de vaisseau, et de M. de Lisle-Calian, lieutenant de vaisseau.

Les vaisseaux le *Vaillant* et l'*Oriflame* se préparent à force, pour se rendre aux ordres de M. de la Galissonnière, dans le courant de la semaine.

Le mauvais état du vaisseau l'*Hercule*, l'empêche d'être employé. C'est un vuide très-fâcheux dans la circonstance présente.

On parle beaucoup d'un embarquement de troupes pour la Corse.

Nouvelles de Toulon, du 6 juillet 1756.

M. le comte de Carné Marcein, commandant la frégate la *Pleyade*, n'ayant pas pu entrer dans cette rade par les vents contraires, fut hier, à deux heures du matin, mouiller aux îles d'Hyères, où il débarqua M. le duc de Fronsac, qui se rendit ici par terre, et qui en partit sur les huit heures, après avoir déjeuné, pour aller porter la nouvelle au roi, de la réduction du fort Saint-Philippe, arrivée la nuit du 28 au 29 du mois passé; il a dit que M. le comte d'Egmont devoit le suivre de près, pour porter à S. M. les articles de la capitulation.

M. de Carné dit hier au soir, après sa rentrée, avec la frégate dans cette rade, que

le capitaine d'un bâtiment marchand qu'il a rencontré, lui avoit dit qu'il étoit parti le jour précédent d'Alger, où il avoit appris que l'escadre anglaise, au nombre de 17 vaisseaux, croisoit devant Vigio, au Sud d'Alger.

Nouvelles de Toulon, du 11 juillet 1756.

NOUS avons appris hier au matin, au point du jour, par deux domestiques de M. le comte d'Egmont, son débarquement à Cannes, où le mauvais temps l'a fait relâcher ; ils n'ont rien répondu, dit-on, à toutes les questions qu'on leur à faites ; ils ont pris la chaise de poste que M. le comte d'Egmont avoit laissé ici, et ils ont été le joindre à Aix.

Les vaisseaux le *Vaillant* et l'*Oriflamme*, comptent partir demain, pour peu que le vent soit maniable.

Les deux chebecs sont prêts à partir au premier ordre.

Les frégates, la *Topaze* et la *Nimphe*, seront prêtes aussi, sous peu de jours.

On a arrêté tous les bâtimens qui peuvent être nécessaires pour le transport des troupes qui doivent s'embarquer à Antibes, pour passer en Corse.

Fin de l'expédition de Minorque.

549188